

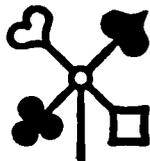
COURRIER DES POÈTES

Rédacteur en chef : Jean DELAET

8

DANS CE NUMÉRO :

Maurice CARÈME, J. TORRES BODET, Fernand DIVOIRE,
MELOT du DY, Léon-Gabriel GROS, Max JACOB,
Marcel LOBET, Rafaël SANCHEZ MAZAS, Raymond
MICHAUX, Robert POULET, Gaston PULINGS, Georges
RIBEMONT-DESSAIGNES, Georges ROUZET, Franz STEURS,
Lucien-Paul THOMAS, Edmond VANDERCAMMEN.



COLLECTION 1938

No 54 - 20 JUIN

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

65, rue Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)
Téléphone 11.62.78 — Compte ch. post. 2928.19

Direction générale : Pierre-Louis FLOUQUET
Comité de direction ; Armand Bernier, Mélot du Dy,
P. L. Flouquet, Frans Hellens, Armand Guibert,
Georges Marlow, René Meurant, Gaston Pulings,
Marcel Thiry, L.-P. Thomas, Ed. Vandercammen,
Robert Vivier.

« LES CAHIERS » PARAISSENT QUINZE FOIS L'AN

Comme le « Journal des Poètes », dont ils prolongent l'activité, ils ont pour mission de présenter et de défendre l'authentique poésie, sans limitation de formes ni de doctrines. La collection se divise en cinq séries :

SÉRIE POÉTIQUE :

Secrétaire de rédaction : Edm. Vandercammen.

SÉRIE ANTHOLOGIQUE :

Secrétaire de rédaction : René Meurant.

SÉRIE DES ESSAIS :

Direction technique : Lucien Paul Thomas.

Secrétaire de rédaction : Armand Bernier.

SÉRIE ENQUÊTES ET CRITIQUE :

Secrétaire de rédaction : Gaston Pulings.

LE COURRIER DES POÈTES :

Trimestriel de création et de critique poétiques.

Rédacteur en chef : Jean Delaet.

Abonnement à la série complète : 100 fr. Au « Courrier » seul : 30 fr.

Annuellement seront attribués le « Prix des Poètes » et le « Prix des Essais », distinguant respectivement un ouvrage poétique original et une étude sur l'esprit ou la technique poétique. Un « Prix de la Critique » est attribué tous les deux ans.

CAHIERS DES POÈTES CATHOLIQUES

65, rue Van Artevelde, 65 — BRUXELLES
Téléph. 11.62.78 — Compte Ch. Post. 2928.46
Directeur-Fondateur : PIERRE-LOUIS FLOUQUET
Secrétaire : Albert Pulings.

COMITÉ DE DIRECTION : Thomas Braun,
Hubert Colleye, Patrice de la Tour du Pin, Paul
Fierens, P.-L. Flouquet, Jacques Maritain, Pierre
Nothomb, Robert Poulet, Gaston Pulings, Gio-
vanni Papini, Jean Thévenet, Gertrude von
Le Fort, Paul Werrie.

PUBLIERONT DES ÉCRITS DE :

Jean Amrouche, Albe, Hilda Bertrand, William Blake, Aloïs
Bataillard, Thomas Braun, G. K. Chesterton, Henriette Charasson,
Mariano Brull, J. B. D'Orbaix, Juana de Ibarbourou, Jérominio del Rey,
Aldo Capasso, Paul Claudel, Hubert Colleye, Patrice de la Tour
du Pin, Alphonse de Chateaubriant, Marguerite de la Gorce,
Hubert Dubois, Paul de Rijck, Fernand Divoire, Stanislas Fumet,
Henri Ferrare, P. L. Flouquet, Paul Fierens, Guido Gezelle, Robert
Guiette, Henri Ghéon, Marnix Ghysen, F. James, Lionel Johnson,
Max Jacob, Jacques Maritain, Raïssa Maritain, Marsman, O. V. de
L. Milosz, Auguste Marin, André Marcou, Malègue, Pierre Nothomb,
Francis Patmore, Giovanni Papini, Charles Péguy, Gaston Pulings,
Robert Poulet, Rainer Maria Rilke, Francis Thompson, Umberto Saba,
Michel Seuphor, Faker Tabb, Marie Under, Gertrude von Le Fort,
Karel van de Woestyne, Katri Vala, Michel Wallace, Paul Werrie,
Frans Weyergans, Zorilla, etc.

**Chaque série annuelle se compose de sept
recueils, de deux numéros de la revue sem-
trimestrielle des Poètes Catholiques et d'une antho-
logie annuelle de poésie catholique vivante.**

DÉPOSITAIRES GÉNÉRAUX :

Belgique : Librairie Universelle, 55, rue Royale, Bruxelles
France : Librairie P. Magné, 73, Bd Saint-Michel, Paris (5e).
Suisse : Œuvre St-Canisius, 58, Grand'Rue, Fribourg.



POÈTES!

**Paris est à 1 h. 15 de Bruxelles
Berlin, Londres, Malmö, Prague
sont à quelques heures de vol
de Haren.**

**Aux précurseurs, les moyens
de locomotion nouveaux.**

S.A.B.E.N.A.

145, Rue Royale, 145, BRUXELLES

**Prendre l'avion :
C'est gagner du temps,
C'est un rêve vécu,
C'est le « Voyage Immobilie » réalisé.**

PRÉSENTATION D'UN POÈTE

MÉLOT du DY

S'il fallait un nouveau géographe pour la carte du Tendre, Mélot du Dy serait autrement attrayant, autrement sensible, autrement éloquent et imaginatif que la pauvre Mlle de Scudery, enfermée dans les formules pompeuses et sèches à la fois, en cours parmi les galants du XVII^me siècle. Il est vrai que nous avons affaire à un poète, à un de ceux qui font le plus honneur à leur métier et qui le pratiquent avec le plus de conscience et concurent à la gloire de nos Lettres.

La poésie a subi, au cours de ces vingt dernières années, tellement de transformations dont, en Belgique, les après-coups ont été souvent marqués avec trop de retard, pour ne pas s'arrêter avec émotion devant un poète authentique qui ne doit rien qu'à lui-même ou à des maîtres dont la perfection est l'unique règle.

C'est ainsi que chez nous particulièrement, on peut désigner deux sources d'inspiration qui font notre richesse et notre originalité. Nos poètes se divisent selon leur formation et surtout leur tempérament : les uns se rattachent directement et sans pouvoir marquer la moindre délimitation, à l'école française tandis que d'autres, tout en appartenant à la même littérature — puisqu'ils emploient la même langue — sont plus attachés au climat belge, mélange de germanisme et de latinisme. Les premiers sont généralement plus harmonieux, plus spirituels, tandis que les autres sont plus coloristes, violents, incisifs. Les premiers

cherchent la vérité dans la perfection, les seconds dans l'ampleur.

Mélot du Dy appartient incontestablement à la série des poètes français ; il s'y rattache non seulement par son esprit, par sa forme, mais encore par sa sensibilité qui est de la même qualité que celle de Jean Toulet, de Jean Pellerin, des poètes du *Divan*. Et s'il fallait indiquer également un frère à son personnage, Eugène Marsan pourrait être choisi pour sa distinction, sa politesse, son raffinement intelligents. Avec Odilon Périer qui relève de la même veine, Mélot du Dy est un des plus parfaits poètes français. Dès ses débuts, dès *l'Idole portative*, le métier est en place et son vers est définitif. Sa poésie est classique, mais elle a un allègement, un rajeunissement qui se manifestent dans ce don de la fantaisie que Mélot du Dy possède comme un cadeau des fées à sa naissance. Une fantaisie qui ne l'abandonne jamais, même aux moments les plus graves et dans laquelle il renouvelle une inspiration fidèle au même sujet, — inépuisable sans doute puisqu'il s'agit de l'amour — mais dont il exploite toutes les nuances qui se modifient depuis la jeunesse jusqu'à la maturité.

L'amour, un culte de la femme dans sa beauté et dans ses charmes, semblable à celui d'un sculpteur pour lequel la forme rejaillit constamment d'après les divers gestes et mouvements, mais aussi d'un adorateur toujours en extase et qui s'en excuse avec ironie et esprit.

Déjà, dans *Le Sot l'y laisse*, il écrit :

Un rai de soleil égayait ma vie :
Pour l'y maintenir, j'ai clos les rideaux.

*Il fait maintenant tout noir, Les yeux clos,
Je rêve aux clartés qui me font envie...*

*Il n'est que le sot pour laisser la chose
Au calme profond d'un sort naturel :
Si dans l'encrier l'encre se repose,
Irons-nous jamais jusqu'au plus haut ciel ?*

*Irons-nous jamais jusqu'au plus haut pic,
Si nous n'habitons une cave humide ?
Sais-tu les clartés sans leur alambic ?
Le goût du raisin sans ophicléide ?*

*Ah ! ne laissez pas, madame Marie,
Son lot naturel à la triste vie !
Accordez, Seigneur, quelque fantaisie
Au cœur délaissé qui vous en supplie !*

*Et moi qui suis là, dans l'ombre mauvaise,
Tristement assis sur ma triste chaise,
L'y laisseras-tu, Seigneur, cet enfant,
Désireux d'un miel que tout lui défend ?*

Fantaisie et verve inépuisable parce que le poète est ce voyageur du sentiment et du désir. Ses émotions, ses rêves, les mots qui naissent spontanément entretiennent sa passion et il y prend un tel plaisir, il en goûte en raffiné de telles satisfactions que, naturellement, il les cherche les plus nombreuses et les meilleures possibles. Il invente son rire, il déploie sa joie dans un décor dont il est tout à la

fois le centre et les éléments : *Mythologies, Diableries*, sont les derniers essais de ces impressions fugitives qu'*Hommeries* fixent plus sûrement avec une pointe de cruauté plus subtile et plus voilée. La farce termine son rôle, la féerie la suit avant le drame.

La féerie :

*Un homme charmant. La race
N'en est point perdue encor
Il arrive sous l'orage
Au son du cor.*

*O noblesse un peu errante,
Trop de routes à choisir
M'ont mené de l'espérance
Au souvenir !*

Dans *Amours*, nous aboutissons au modèle du genre jeunesse dont Mélot du Dy a rendu l'exacte impression tant de son âge que de son époque :

*Comme un enfant rouge casse
La noisette avec ses dents
J'ai brisé le mont Caucase
Et Vénus était dedans.*

*Tu reconnais cette amante
Dont le crâne s'est perdu,
Elle avait un goût d'amande
Elle a les genoux fendus.*

*Aimons-nous ! Que je me chauffe
A la pierre de ce corps
(Imaginez quelque chose
Mettons-nous un peu d'accord).*

*A l'image des madones
J'ai parlé comme un oiseau
Mais à peine je l'adore
Elle s'en va sur les eaux.*

*Ha, fraîcheur vie excellente
Corps plus chaste que perclus
Noble sourire, silence
Poli des poèmes lus.*

Le moment est venu pour le poète où, sortant du jeu, — nous avons devant nous un joueur exceptionnel d'habileté et de précision — il va devoir nous révéler sa part personnelle, découvrir son trésor et nous dire ce qu'il a à nous dire. Mélot du Dy nous réserve alors la surprise d'une continuité inlassable dans son inspiration en nous révélant que celle-ci est capable de s'étendre dans l'expression amoureuse au-delà de l'instinct, mais encore de pénétrer dans le domaine profond et éveillé de la sensibilité intime. Un panthéisme dont le « feu artiste » éclaire une prière qui sera une demande et une offrande, éveille une chair qui aime et prolonge sa joie dans la compréhension de son plaisir et la valeur de son explosion.

Maintenant d'ailleurs l'œuvre se développe comme un hymne à la beauté, à la femme dans une suite de poèmes

qui se rattacheront les uns aux autres dans des recueils s'échelonnant sur ces trois dernières années. *A l'amie Dormante* indique les premiers chants que *Signes de Vie* continueront et dont *Jeu d'Ombres* sera comme l'épanouissement d'une virile maturité.

Dans ces livres comme dans les précédents, nous palpiterons à l'appel du désir charnel comme à l'accent sentimental et l'expression, l'image resteront d'une distinction, d'une aristocratie de langage comme seuls les plus purs, les plus chers, les plus élus parmi les poètes ont pu réussir de pareilles gageures.

Il faudrait citer des passages entiers pour ne pas massacrer ce chant simple et limpide qui nous touche si intimement et nous révèle en même temps une part de nos mystères.

Bornons-nous à ces trois extraits sans une tache, qui indiquent le drame :

*Souffrir seul est divin ; souffrir à deux, plus sombre !
Un pénible miroir ne reflète qu'une ombre
Quand ma douleur se voit dans la douleur d'autrui.
Ce visage embué qui ressemble à l'ennui,
Ce n'est plus toi, ma fille en larmes, ni moi-même :
Laisse-moi souffrir seul encore ; et si je t'aime
Plus qu'il n'est défendu sans mystère d'aimer,
Laisse-moi de ma seule image me blâmer,
Défaire, déjouer cet Homme sans mystère
Qui de sa créature épris, de sa chimère,
Ne sachant à la fois la perdre et l'obtenir,
Se plaît (se mirant dans tes pleurs) à te punir.*

« A l'Amie dormante ».

*J'ai ma plainte, j'ai ma peine,
J'ai ma faute, j'ai ma loi.
Quelle bonté souveraine
Me propose : « Repens-toi ? »
Ah ! s'il faut que j'abandonne
Ce qui fait mon désespoir,
Ainsi qu'un roi sa couronne,
Une vieille son miroir,
Que me restera-t-il, dites,
Pour vivre ? Quelle vertu
Passe, au monde, les mérites
D'un divin vice perdu ?*

« Signes de Vie ».

*Tu renais tous les jours à ton premier problème,
Et dans ton lit défait, tous tes sens éveillés,
Tu revois ta folie et ta sagesse même
Comme une grande fille aux cheveux emmêlés.
Puis, la bonne journée aux mains de ménagère,
Tous problèmes posés, te nourrira deux fois,
Et l'on ne saura point si l'amour exagère
Quand il dit que le monde est soumis à ses lois.
C'est la nuit qui revient, c'est la sainte évidence :
Plaisir, travail, amour, problèmes résolus ;
Et le rêve reprend sur une autre cadence
Un long raisonnement que tu ne comprends plus.*

« Jeu d'Ombres ».

Ce sont là des poèmes que les hommes rediront à travers les âges, à l'exemple de ceux de Ronsard.

Gaston PULINGS.



**MÉLOT du DY,
Dessin de Scauftaire.**

MÉLOT du DY

F E U

*Assis devant un feu de bûches
Digne de ce manoir anglais,
J'écoute son bruit qui me plaît
Comme d'abeilles dans les ruches.*

*O bienheureux bruissement
D'une pensée et d'une flamme
Qui d'éternité se réclame
Comme du loisir d'un moment !*

*Lente et rapide une heure passe,
Et vif et lent passe l'esprit :
Une Ombre sans doute a surpris
Ce reflet du feu sur ma face,*

*Du feu qui pareil au bonheur,
Tout merveilleux, songe à s'éteindre.
Quel dieu dans son fauteuil va plaindre
La solitude de ton cœur ?*

*Quel silence rêve à la faute,
A la fatigue d'un secret ?
Amour de cendre, sans regret,
Et soudain la flamme sursaute !*

*Quelle vieillesse nous blessa,
Flamme pourtant... Comme elle danse !
Il faut souffrir, c'est l'évidence,
Mais on peut sourire ; c'est ça.*

VERGER

*Ces pommiers promis à l'automne
Dans le merveilleux abandon
Du verger qui n'est à personne
Qu'à l'oiseau fou de sa chanson,*

*Quelqu'un les dédaigne au village,
Mais nous, profondément séduits,
Viens nous aimer sous leur feuillage
Afin qu'ils donnent de beaux fruits.*

*Viens ! la voix la plus ignorée,
La moins évidente vertu,
Pour ta présence préférée
Veillent dans ce pays perdu :*

*De ta présence la plus belle,
De ta secrète floraison,
Viens ! quelque vérité charnelle
Espère encore sa raison,*

*Viens ! l'esprit se propose encore
A quelque dieu dans ses déserts ;
Que notre plaisir collabore
A la santé de l'univers :*

*Mûrissent dans la plénitude
Les fruits d'un amour accompli !
Parfait, digne de solitude,
Qu'un monde retourne à l'oubli,*

*Qu'un plus allègre se façonne
Sous la lumière et sous la voix
Du bonheur qui n'est à personne
Qu'au premier qui s'en aperçoit !*

*Fille encore à la taille souple,
Fille qui cherche son époux,
Garçon pour la fille, ce couple,
Avenir, souvenir, c'est nous.*



RAFAEL SANCHEZ MAZAS

NOTRE-DAME DE CEUX D'AUTRICHE (1)

I

*Reine ! Devant le haut vitrail fermé,
siècle à siècle, égrenez votre rosaire,
jusqu'à l'heure dernière
où les temps seront consommés.*

*Votre voix est sœur du silence :
c'est l'oiseau dont jamais l'aile ne fait de nid,
l'oiseau que nul n'entend, lorsque sa gorge lance
son trille ardent à l'infini.*

*Dites, Reine, pourquoi, lorsque je vous regarde,
ces frissons de terreur, cet amour embrasé ?
Quel astre bleu, quelle lune blafarde
unit en un faisceau brûlant votre beauté ?*

*J'ai vu le glaive, inextinguible flamme,
fiché en vous, rigide et flamboyant,
vengeresse justice, amour constant,
candeur des lis, trempe des lames.*

*O Reine, quel pays, par la haute verrière,
regardez-vous ? Sentiers, chênes, fleuve vermeil,
des rocs noirs, et la mer, noire sous le soleil,
par où viennent et vont des spectres de galères.*

(1) Los Austrias = les « d'Autriche », les Habsbourg d'Espagne.

*Que de douleur, d'élégance, de sainteté,
Reine, dans une fleur de corolle maudite !
Car vous nous enivrez d'une fragrance unique,
et notre sang à tous coule sur vos épines.*

*De la poitrine au ventre infécond et précoce,
les montrant nus, s'ouvrit votre corset de vair z,
dans cette ombre dolente aux cent fleurons d'or vert
l'Espagne vous fait don de son voile de noce*

*pour prier au chevet des catafalques noirs,
dans les rangs de blafards cierges passionnaires,
quand s'ouvre pour César l'impérial ossuaire
et que pâle il pourrit déjà sous l'ostensoir,*

*Ainsi vous ont aimée, en leurs orbites sombres,
les squelettes blanchis des infants oubliés,
blanche Béatrice des Trépassés,
dame funèbre au pays des ombres.*

*Ainsi les chevaliers orants vous voient encor
dans les transepts sculptés de tombeaux et de niches,
Connétables défunts, preux morts de malemort
vous attendent ainsi sous leurs dalles latines*

*Et c'est du fin brouillard des monts Pyrénéens,
du brouillard qui veilla les pleurs de Charlemagne,
qu'est tissé sur votre corps marmoréen
cet iréal manteau qui vous drape, Madame.*

*Et ces roses, qui font luire vos escarpins,
sont des fleurs de cristal au pistil de phosphore
— vers luisants clairs et verts d'innombrables chemins,
tels des astres tombés qui brilleraient encore.*

*La couronne pesante en argent de Séville
met de rares rayons d'étoiles
et des gemmes de glace et des éclairs de dagues
sur vos cheveux bouclés de jeune fille.*

*Votre blanc gorgerin d'infante tremble et rit
comme à l'aube l'écume des cascades,
et semble, auprès de votre chair d'albâtre,
une neige récente ou un glacier bruni.*

*Ils vous aimaient ainsi, les ducs chargés de crimes,
à qui vous promettiez des cieux en seigneuries.
Des théologiens, sous la louve romaine,
palpitaient pour vos yeux dans les conciles.*

*Toujours pures en vous les grâces immobiles,
jamais, Reine, on n'a su que votre vêtement,
vos cheveux, ni le souffle de votre poitrine,
n'aient bougé dans le cours monotone des ans.*

*Toujours immaculée et toujours dolente,
aucun dogme, je crois, ne vous a définie,
et je n'ai jamais su nul autel où l'on chante
votre office et vos litanies.*

II

*Aujourd'hui l'agonie et la gloire mêlées
vous font plus pâle qu'une sainte du Gréco,
vous qui fûtes la noire et brune Immaculée,
— Sainte Vierge espagnole en notre siècle d'or !*

*Accrochée à l'arçon des rudes capitaines,
ô Vierge chevauchant des genets andalous,
ô Vierge chevauchant des pur-sangs barbaresques,
Gouadeloupe d'Hernan Cortès, féroce et fou !*

*O Vierge découvreuse et conquérante,
sur la selle des durs capitaines de guerre
ou dressée au beaupré des larges caravelles,
d'où vous domptiez les Indiens et les tourmentes.*

*Étonnant le vieux ciel de Grèce, le Croissant,
c'est vous qui sur les mâts de Lépante, ô fétiche !
— couverte d'or et de papales pierreries —
vous qui l'avez tenu sous votre pied d'enfant.*

*En face des bûchers vous aviez un sourire,
quand dans la flamme rouge ardaient les hommes vifs :
vous riez en voyant les Calvinistes cuire,
les Luthériens se tordre et panteler les Juifs.*

*Vous riez... Arauco, le farouche Mexique
vous immolaient Guatimozins, Caupolicanes,
ô Vierge que flanquaient des pertuisanes,
mère voluptueuse des martyres.*

*Arquebuses, mortiers, coulevrines, bombardes,
la poudre avec le sang vous faisaient toute noire
— ô Vierge du Duc d'Albe !
Terrible Sainte Mère au siècle de nos gloires !*

*Du haut des étendards, des arçons, des beauprés,
vous avez présidé, impavide et hautaine,
quand l'escadron entier viola les cent pucelles
sans délayer le gant de lourd métal glacé.*

*Vous avez vu les maigres gars d'Extrémadoure
dans des ventres obscurs planter des races neuves,
et vous avez compté les morts de la garde,
les vaincus de la garde espagnole, à Rocroi.*

III

*Derrière vous, silencieux,
aujourd'hui je vois quatre archanges :
ils lèvent le glaive mystique,
des lis sanglants ceignent leurs tempes.*

*Leur aile en nacre transparente
qu'irise l'aube du matin,
leur aile est l'annonciatrice
du combat ultime et divin.*

*Qu'ils soient votre fidèle escorte,
qu'à la fin des siècles, ô Reine,
quatre glaives célestes gardent
votre inaccessible domaine.*

*Archanges de l'heure suprême,
ceux dont vit Jean l'Évangéliste
— entre ciel et mer, à Pathmos —
le combat futur en chapitres.*

*Vous brandirez la fine lance
qu'annonce en vos mains le destin
rouge, et vous joindrez la cohorte
et la flotte au vent du matin.*

*Mais, dites, en priant, pourquoi
montrez-vous vos seins nus, si clairs
sous la lune rouge et blafarde,
tendus comme un fruit encor vert ?*

*Reine, quand vous priez, pourquoi
à vos feux les roses et toutes
les étoiles s'allument-elles
le long des invisibles routes ?*

*Dans le paysage transi,
Reine, quand vous priez, pourquoi
toutes les fleurs pâlissent-elles,
et les astres, sous vos yeux froids ?*

*Sans bouger, comment rêvez-vous,
tour à tour lascive ou guerrière ?
Est-il baisers, larmes et sang
des siècles, votre long rosaire ?*

*Rien n'est fait chair en votre ventre,
l'irréel vous fait concevoir.
Accouchez-vous d'un albatros
ou d'un basilic vert et noir ?*

*Conception Immaculée
et ténébreuse dans l'esprit,
Notre-Dame de ceux d'Autriche
qui d'impossible est affolée !*

*Dites, au clair des astres joints,
ne concevez-vous pas, ô Vierge,
le vieux phénix de la sagesse
qui sur sa cendre se redresse ?*

*Reine, pleurez, devant le haut vitrail,
Sur votre chapelet de siècles !*

*Saint-Laurent de l'Escurial, 1919.
(Mis en français par François Maret.)*



G. RIBEMONT-DESSAIGNES

A Pierre-Louis Flouquet

LIBERTÉ

*Des fleurs ont poussé sur les ruines,
Des ruines ont poussé sur les fleurs,
Ainsi va le temps.
Ma jeunesse se nourrissait de terre et d'air et d'eau et de feu,
Les cartes du château ont déchiré mon cœur.
Alors j'ai tout réduit en pierre
Et entassé pierre sur pierre,
Et de la pierre j'ai fait de la poussière.
Mais l'immense beauté des cendres emportée par le vent
A dessiné dans le ciel les éternelles volutes de la vie,
Et mon cœur est aux hommes qui sur les pierres
Dressent dans l'espoir de l'avenir ce qui leur reste :
Deux yeux sanglants et fiers au dessus de leurs os.*



FERNAND DIVOIRE

TESTAMENT

...Cela ne veut pas dire : Je suis mort. Je ne cherche — aux yeux de mes camarades — ni à être vivant ni à être mort.

Testament, cela peut vouloir dire : J'ai déjà quelque chose à léguer.

Avec désintéressement.

Car il me plaît d'enfermer dans un tiroir un assez gros sac de pierres polies. Orgueil ? Modestie ? Je ne cherche ni à me montrer orgueilleux, ni à me montrer modeste. Ni à parler de diamants, ni à parler de cailloux.

Ce qui nourrit mon tiroir, c'est peut-être la pudeur, Et aussi le sentiment de l'inutilité, *en ce moment*, de la poésie écrite.

✱

En ce moment. Car...

Poètes, votre heure approche.

Le monde aura soif de la joie de la poésie. Il s'y désaltèrera, il s'y enivrera.

Mais pas ce monde-ci.

Pas la plupart de ces poètes-ci.

Il faut d'abord que meure ce monde-ci.

Et ces poètes-ci.

✱

Les poètes, ceux auxquels je pense, ont fait de la poésie un exercice de l'esprit, ou un jeu de démonstration pour une théorie.

Une poésie intellectuelle n'est pas.

Ce qui ne veut pas dire que les poètes doivent être idiots. Au contraire. Mais l'intellectualisme est une forme de la bêtise. Incurable.

La poésie ne peut être que « divine ».

« Divine », comme toute chose dieudonnée, comme toute harmonie, toute vibration, tout rythme dieudonnés.

Pour employer un autre langage, il ne doit pas suffire à la poésie d'être nourrie des constructions du mental ou des illusoires et malsains phantasmes de l'astral.

**

« Écrire témoigne que nous avons perdu l'âge d'or », dit Edmond Jaloux.

Bellement juste.

L'intellectuel perd tous les jours un peu le paradis.

Retrouver l'âge d'or, le répandre, c'est précisément le travail des Poètes.

Le travail d'Orphée.

**

N'écrire que pour donner de la joie, de la grandeur, de la pureté, du divin.

Sinon, si l'on est incapable de surmonter sa douleur — ô Beethoven — ou sa veulerie ou ses maladies — ô Laforgue — se taire.

**

Ne pas être « bouché » aux autres *poésies*.

Les poètes ont fini par découvrir la poésie des paysages (il n'y a pas si longtemps) celle des machines, celle des affiches, celle des conversations (Apollinaire), celle des sciences, celle des étoiles, celle des foules, celle du mouvement.

Bien. Auparavant, ils ne connaissaient que la poésie des poètes.

Il leur reste encore des découvertes à faire. Celle, par exemple, de notre sacré Cœur (je m'entends).

Mais célébrer les machines en alexandrins, c'est prouver qu'on n'a rien compris et qu'on ne comprendra jamais rien à rien. Ni aux machines, ni aux arbres, ni à la vie, ni à Véga.



En créant des rythmes de cinéma (n'est-ce pas, René Clair ?) ou de radio (n'est-ce pas, Fleischman ?), en traduisant des danses par des mots, des poètes ont su que l'art est rythme, équilibre, nombre (je pense à la section d'or, aux lois des architectes égyptiens et médiévaux, à la science musicale indienne). Nombre et non mesure. Vie et non coulée d'argile dans des moules à briques.

Il y a intérêt, pour les poètes, à savoir que les sons, les couleurs, les rayons sont des longueurs d'ondes.



Pourquoi dis-je ces choses ?

Pour entraîner les poètes hors d'eux-mêmes.

Hors de leur poésie.

Hors de leur métier de poètes confinés.

La poésie écrite, à l'opposé des paquebots, a besoin, pour ne pas couler, de ne connaître aucune cloison étanche, d'être ouverte à toute la Poésie, à tout l'homme, à tout l'infini.



Que la poésie puisse, après ce « monde »-ci, être « utile », oui.

L'homme aura affreusement besoin de remèdes.

Dès maintenant, la poésie peut pousser ses racines dans le terreau humain.

Exemple ; pendant les grèves de 1936, à Paris, des acteurs allèrent dire des vers dans des usines et des magasins occupés. Les poésies sociales et politiques laissèrent indifférent les grévistes. Des poèmes « très modernes », qu'on avait pris le soin de leur expliquer, les bouleversèrent. Ils en demandèrent des copies.

Ceux qui peuvent être atteints par la poésie : les êtres vrais, « naturels ».

Ceux qui sont imperméables : les égoïstes (bourgeoisie), les desséchés et les artificiels (intellectuels).

Mais il y a une poésie de l'intellectualité, de l'« esprit » (au sens professoral et anti-spirituel du mot) ?

Certes :

Celle du calcul différentiel, de la mécanique céleste, de la subtile dialectique.

Quelques poètes la comprennent. C'est tout ce qu'ils peuvent faire.

A vouloir jouer les Einstein ou les Freud ils ne parviennent à être que des pions pour collégiens.

Aller au peuple ?

Jamais.

L'appeler. Oui. De toute sa confiance.

Écrire pour lui ?

Question qui équivaut à demander : écrire pour autrui ?

Si l'on croit — je le crois — que les hommes, à travers

« leurs » morts, avancent, et que tous finiront par entendre toutes les musiques, il devient stupide de marcher à reculons.

Autrui peut venir. C'est tout.

Mais le rôle des poètes n'est-il pas de tenir la carotte devant le nez de l'âne ?

Ainsi ils aident à son progrès.



Seulement, la carotte doit être bonne, saine et nutritive. Et point de carotte de cotillon, en étoffe peinte par quelque feu Picabia.



Quelle poésie écrire ?

Question que j'ai entendue. Question de sous-chef de rayon d'un magasin de confection.

— Quelle peinture faire ?

— Monsieur, est-ce pour décorer un mur ou une assiette, une façade de palais ou une boîte à bonbons ?



Un exemple. On peut se proposer d'exalter une foule assemblée dans un stade. Si on veut faire déclamer un poème à une voix — quelle qu'en soit la forme — on n'obtiendra rien.

A Paris, à l'Exposition de 1937, on conçut des fêtes sur la Seine, qui devaient unir lumières, feux, jeux d'eau, musique et paroles.

Les poètes auxquels on s'adressa écrivirent de beaux monologues lyriques — qu'il fallut supprimer.

Il n'y eut d'exception que pour celui qui avait employé la polyphonie, les chœurs simultanés. On entendit mal

mes paroles sous le double tonnerre de la musique et des pièces d'artifice ; mais leur volume était là.



Il n'existe pas d'école poétique. Il n'existe que des poèmes.

Dans son discours de réception, M. de Lacretelle écrit que le poète doit être « un musicien qui fabrique son clavier ».

Remarque juste et insuffisante. Un poète qui a réussi à fabriquer son clavier doit le casser. Et en faire un autre. Sinon il jouera toute sa vie sur le même clavier.

Quand on a fabriqué et cassé tous les claviers, on est à peu près tranquille de ce côté-là. On peut jouer ce qu'on veut. Les gens disent : C'est curieux ; il joue sans clavier.

Gros bêtas...

Ce n'est pas le poète, alors, qui fabrique son clavier. C'est le poème. Chaque poème.

L'art du poète est d'obéir au poème.

De le laisser faire.

C'est très difficile.



Le problème de la naissance d'un poème consiste à aider l'enfant : le laisser ouvrir son chemin, écarter de lui ce qui l'étoufferait.

Mais ce genre d'enfants-là, le forceps les tue.

Plus précisément, il y a un point d'équilibre à trouver ; ne pas accepter les béquilles de l'intelligence, et être subtilement intelligent ; accepter toute l'inspiration, mais savoir qu'il y a une maïeutique de l'inspiration.



Je présume que c'est pour enseigner cet équilibre que Paul Valéry a commencé, au Collège de France, à formuler une sorte de yoga du poète.

Mais ce yoga-là sera comme l'autre : une science à l'usage des prédestinés ; un casse-figure pour les autres.

Il est bon que tout Art Poétique soit un casse-figure.



A tout simplifier, on écrira :

La poésie d'un poète, la technique d'un poète, c'est : avoir du génie.

En dehors du génie, faut-il encore parler de poésie ?

Oui, parfois — à cause de ces pures paillettes de poésie que l'on découvre dans l'épais lac de boue d'une œuvre simplement « littéraire ».



Pour ces paillettes-là, on peut ranger dans un coffre à outils les moyens techniques de la versification : rimes, assonances, rythmes, consonnes d'appui, constantes rythmiques, acrostiches.

Le problème technique est le suivant : ne pas cuirasser les nuages, ne pas alourdir, ne pas scléroser.

Et pourtant : faire que « quelque chose » donne à la poésie une durée, la sépare de ce qui est arythmique et informe.

Là aussi, un point d'équilibre à trouver.



Mais la poésie doit-elle être durable ?

Ma foi, autant qu'elle le peut.

J'avoue n'avoir jamais pu partager la modestie de Reverdy, me disant : « La poésie n'est pas faite pour durer plus qu'un chapeau de femme, plus qu'une mode de robe. »

Voilà peut-être ce qui sépare les poètes : les uns, héroïquement, travaillent pour la mode ; les autres cèdent à la dangereuse tentation du durable ; ils risquent de tomber dans le bronze. *

Pourquoi ai-je écrit des « poèmes avec parenthèses » ?
Par dégoût des trucs et de la littérature, Par incurable souci d'oublier les techniques et de repartir de zéro.

Quand une poésie est débarrassée de toute gangue et de toute éloquence, elle se trouve souvent réduite à un seul mot : « Joie » ou « Douleur ».

Mais si, au beau milieu d'une feuille de papier, j'écris :

JOIE

on me dira : Ce n'est pas un poème.

Alors, cette pierre jetée à l'eau, il reste à noter les ondes du choc. Ce sont les parenthèses.

Elles donnent au mot - poème ses résonnances, sa projection.

Petite habitude toute personnelle, que j'espère bien ne pas voir imiter. *

Si j'avais été logique, j'aurais, ici, remis une feuille blanche, pour que chacun s'y mire.

✱

Imitera-t-on le simultanisme, conçu par Barzun, réalisé par lui et par quelques autres ?

Peu de danger ; il y a trop de pièges à serins.

✱

Jeunesse... Faire de la poésie « jeune »...

Minute...

Jeunesse, cela veut dire deux choses :

1° qu'on est débordant de vie ; qu'on ne risque pas

d'écrire des poèmes sans avoir un verre de poésie dans le nez.

2° qu'on n'est pas encore venu à une fraîcheur neuve. La culture se fait par ordre chronologique. On part de Cicéron, on arrive à Corneille, puis à Hugo, puis aux « modernes ». Il est bon même, sans doute, de ne pas sauter trop vite par-dessus Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, pour arriver à Lautréamont. Quand on a digéré et évacué tout ça, alors la jeunesse peut commencer.

Alors, on peut dire :

« Jeunes, je ne veux pas courir après vous. Je devrais refaire mon chemin. Je vous attends où je suis — assis sur une bonne pierre de vérité. A mon soleil. Allez. Votre route passe par mon chemin. »



M. G. Derycke a donné cette citation de Novalis : « La poésie, action de l'âme. »

Action de l'âme... cela interdit d'apporter la bassesse et le désespoir. Cela ordonne, sans doute, d'unir à une musique une vérité.

Cela ordonne de conduire, vers le haut.

Oui, cela commande.



¶ Mais les poètes sont des pruniers prudents et têtus. Et peut-être anémiés.

Il va falloir qu'un tremblement de terre les secoue pour qu'ils donnent leurs prunes... s'ils survivent — physiquement et intérieurement. S'ils entendent la longue trompette à réveiller les morts. Répétons : l'heure approche.



Testament ?

MAX JACOB

CHANSON

*Dans son lit, dans son lit
la plus belle belle du monde
est assise dans son lit
blanche et blanche, rose rose
blancs et blancs sont draps de lit.*

*Je ne sais si c'est la Vierge
ou dame du Paradis
on dirait d'une accouchée.
Qui le dira ? qui l'a dit ?
Je ne sais si c'est la Vierge
ou dame du Paradis.*

*On dirait d'une accouchée
et son regard est joyeux.
Vieilles, faites lui des crêpes
mettez lui le pot au feu.
Les vieilles faisaient des crêpes
avec leur tablier bleu.*

*Tu ne sais si c'est la Vierge
rose est sa robe de lit.
Dans un coin veillait un cierge
et, puis-je le dire ici ?
on ne voyait qu'auréoles au coin du pauvre logis.
Je ne sais si c'est la Vierge
ou dame du Paradis.*

MAX JACOB

LES YEUX DU GRAND'PÈRE

Le serviteur disait, le petit serviteur
« grand'père, grand'père, vos yeux ne sont pas clairs
« crochez dur dans mon bras, je ferai le hâleur
« agrippez-vous au mur crépi ou le lierre.

— *Ce n'est pas comme il faut*
« laisser un enfant nu se rouler dans l'avoine
« si c'est mon petit-fils, ce n'est pas un pourceau ! »
Moi de rire ! Un enfant ? et c'étaient des pivoines.

« *Pourquoi ne pas les mettre en gerbe à la chapelle*
« *plutôt que de les perdre, ces lys, au vent du lof ?*
« *Des lys ? et quels lys donc ? les coiffes de dentelles*
« *des filles à genoux au pardon de Roscoff. »*

« *Par annonce de mort, j'ai vu des sans baptême*
« *des crânes de fœtus ! — Censé, grand'père, censé !*
« *avec vos mains, grand'père, ramassez-les vous-même,*
« *c'est, devant la maison, vos rangées de pensées. »*

ROBERT POULET

SUR LE ROMAN POÉTIQUE

Nous *vivons*, tous, tant que nous sommes, sur un extraordinaire malentendu.

Dans le dessein de simplifier le travail de notre conscience, nous avons adopté une version du monde et de la destinée qui ne se signale ni par le scrupule, ni, au fond, par la vraisemblance. Chaque homme peut avoir, dans le coin le plus philosophique de son cerveau, une théorie plus ou moins riche et satisfaisante de la réalité où nous vivons. Il n'empêche que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos actes sont préparés et accomplis comme si cette théorie n'existait pas. Spinoza, Thérèse d'Avila et Goya le visionnaire eux-mêmes se lèvent le matin, vont à leurs affaires, parlent en général et pensent le plus souvent comme si l'existence du monde visible, la présence de l'homme sur la terre, le déroulement de la vie, la destinée et la mort étaient des notions parfaitement claires.

Quant à nous, chétifs, si nous divisons la somme des instants dont nous disposons en un million de parties, c'est à peine s'il y a deux ou trois de ces parties qui n'auront pas marqué pour nous une adhésions machinale et stupide aux règles du même conformisme. Pendant des durées immenses, tout se passe en nous comme dans l'âme d'un être borné et berné, pour qui vivre se résume à se trouver là, à aller et venir, à parler la langue de tout le monde, à avoir des sentiments à la mode du temps, à révéler les autorités constituées ou à les fronder par principe, à admettre les

yeux fermés les distinctions sociales et les hiérarchies, à obéir à des instincts et à satisfaire des besoins, à aimer parce que c'est l'usage, à mourir le plus tard possible puisqu'il est impossible de l'éviter. La plupart des hommes ne refusent pas, il est vrai, d'admettre l'existence d'un monde soustrait à l'action des sens. Mais ils préfèrent penser que ce monde repose sur le nôtre comme l'atmosphère repose sur la terre ou l'huile sur l'eau : sans s'y mélanger. Le plus grand effort que nous soyons capables de faire — dans la vie courante, car nous avons une vie spirituelle qui suit d'autres modes —, c'est de reporter après la mort notre entrée dans les univers inconnus, ou de renoncer à jamais à entrer en communication avec eux, à supposer qu'ils existent.

Si de tels principes ne sont pas installés dans l'esprit de tout le monde, tout le monde se comporte du moins comme s'il les appliquait rigoureusement. *Sauf à quelques moments exceptionnels.* Il est beau de voir parfois tel homme, qui se croyait tout simplement un citoyen, un père de famille, membre de telle classe et de telle profession, décoré, secrétaire de société, maire de son village, etc., se trouver soudain, par suite d'un événement presque toujours désastreux et brutal, face à face avec l'effroyable vide de ces définitions et contraint de se découvrir inconnu à soi-même dans le miroir tendu par la douleur ou par la mort.

D'autres fois, il n'est rien arrivé. Mais une sensation étrangement convaincante a fait explosion dans notre conscience. Je connais des gens qui ont senti un jour, avec certitude, le contact des réalités secrètes en regardant un carreau battu par la pluie, ou une fenêtre éclairée fuyant

le long d'une ligne de chemin de fer, ou une simple haie d'églantier. Soudain on éprouve avec force que l'on est en communication avec quelque chose, et qu'autour de cet acte se développe une lumière extraordinaire, dans laquelle choses et gens prennent un aspect nouveau, prodigieusement différent de celui qu'on leur prête. A ces moments, que tout le monde connaît un jour ou l'autre, on ne mesure pas seulement la profondeur insouçonnée de la vie, mais encore l'obstination avec laquelle chacun de nous se dérobe en temps ordinaire à cette évidence partout étalée. Tout n'est en réalité que correspondances, appels sournois, rencontres, puissances déchaînées, destins étranges. « Tout n'est que signes, et signes de signes. » Seulement, à l'ordinaire, nous nous refusons à les voir.

Avez-vous déjà analysé le maintien des parents qui suivent les enterrements, par exemple, leurs yeux baissés, leurs gestes inquiets, leur impatience terrifiée ?... La crainte irrésistible de devoir renoncer, d'une minute à l'autre, à la conception réaliste du monde se dévoile, sans doute possible, dans l'attitude de ces suiveurs de morts. La même gêne se manifeste dans l'amour physique, autre ouverture ménagée par la nature dans l'enceinte de la philosophie courante. Un instant, là encore, on est sur le point de découvrir les perspectives du monde intérieur.

Il y a encore d'autres formes de cette révélation, la plus connue et la moins efficace est la poésie lyrique. La force de l'habitude a fini par neutraliser l'action des poètes, par ôter à leur clameur sans cesse renaissante sa valeur d'avertissement. Mais dans les rythmes et dans les images formant l'expression de la poésie lyrique, dans les émotions qu'elle

éveille obscurément, il reste encore un écho ou une vibration de la grande surprise humaine. Là, comme dans les « nuits » de certains mystiques, comme dans les chocs affectifs auxquels nous sommes tous exposés, se montrent les impatiences de la vraie réalité, en vain dissimulée, pour notre commodité, sous un masque de règles simples et d'explications claires.

Il n'est pas vrai, nous le sentons à nos meilleurs instants, que le monde ressemble au monde de Flaubert ou de M. Pierre Chardonne. Il n'est pas vrai que le fond du cœur et les limites du vrai n'aillent pas plus loin que la souffrance d'Emma Bovary, que l'imagination de Pécuchet. La réalité est tout autre chose : son élément essentiel est, sinon le mystère, du moins les effets du mystère. Et les causes que M. Paul Bourget attribue aux comportements d'André Cornélis sont peut-être pareilles à celles que nous leur supposerions s'ils se manifestaient sous nos yeux — elles ne correspondent, dans l'un et l'autre cas, à rien de véritable, *précisément parce qu'elles les expliquent*. Toutes les interprétations d'Allissia, que nous propose plus ou moins expressément M. André Gide, sont beaucoup plus *invraisemblables*, au sens le plus strict du mot, que la grande figure blanche, vivante, montagnaise et polaire qui se dresse à la dernière page d'*Arthur Gordon Pym*.

Si le roman est une meute lancée à la poursuite de la nature, c'est la féerie qui mène cette meute de fort loin, tandis que le réalisme s'égare fort au deçà sur de fausses pistes. La preuve, c'est que la narration réaliste nous rassure, tandis que la féerie, si on y insiste, si on s'y complaît, si on n'en sourit pas un peu, ne tarde pas à nous mécon-

tenter, comme toutes les indiscretions. C'en est une, en effet, la plus grave de toutes... Un romancier qui voudrait se représenter, pour guider son travail, la figure du lecteur idéal, devrait faire peindre devant sa table à écrire l'image d'un monsieur hors de lui, injuriant l'auteur du livre qu'il est en train de lire, l'accusant d'impertinence, de folie pure et de mystification — mais pourtant continuant irristiblement sa lecture...

La poésie romanesque n'est pas autre chose qu'une *révélation*, plutôt qu'une *imitation*, de la vie. Sa fonction est de ramener le lecteur à la vérité primitive. Et comme de larges zones de cette réalité sont demeurées longtemps à l'abri des regards, la première sensation que le lecteur éprouvera sera probablement à base de stupeur.

La *familiarité*, qualité essentielle de la narration, se mue d'une manière inattendue en *dépaysement*. Quand nous lisons un roman poétique, nous faisons la figure de Chactas, le bon sauvage des *Natchez*, revenant, dans son pays natal après un long séjour en Europe. Il ne s'y reconnaît plus, tout lui paraît étranger, et les usages les plus courants sur les rives du Meschacébé lui semblent empreints de mystère.

Heureux qui peut franchir ce stade de nouvelle initiation et se réaccoutumer aux profondes atmosphères de la réalité féerique ! Bientôt il éprouve que le « *Domaine perdu* » d'Alain Fournier, que le *Pôle* d'Egar Poé, que le *Paradou* de Zola, que le « *jeu* » de Cocteau, que le « *château* » de Julien Green composent la vraie patrie des humains, tandis que le monde visible et le train ordinaire des choses en sont la fausse patrie. Commode, mais obscure, mais étroite comme la cave où vécut quinze ans, sans savoir qu'il y

avait un monde et des êtres, le « calme orphelin » de Verlaine, Gaspard Hauser.

Aborder la poésie du roman, ce n'est pas s'endormir et rêver, c'est se réveiller après un rêve. Ou bien c'est passer d'un rêve mesquin dans un rêve plus large. Car il ne faut pas tout de même se faire des illusions sur la véracité des conteurs. Ils ne peuvent que lever un ou deux voiles sur le chemin de la vérité, laquelle, du point même où Gordon Pym est parvenu à travers les pièges de la paresse, de la peur, de la folie, n'apparaît encore que comme un fantôme indéchiffrable, debout sur l'horizon glaciaire.

Je ne voudrais pas non plus que vous puissiez croire que le roman poétique n'est jamais, selon moi, qu'une sorte de fantasmagorie, d'évocation mythologique. Il n'est pas du tout nécessaire à la poésie romanesque de s'entourer de décor extraordinaire, de personnages bizarres, d'aventures inouïes. Cette poésie peut se manifester dans le milieu le plus banal — au moins en apparence. On le reconnaîtra alors au trouble qu'elle crée, à l'inquiétude qu'elle suscite, à la disproportion soudain étonnante entre les choses dites et les choses évoquées.

Tout paraît être comme d'habitude, et l'on sent pourtant qu'il n'y a plus rien de pareil. Sous l'écorce des choses familières, sous le masque des héros connus se font sentir certaines profondeurs dont l'existence change profondément les proportions du monde... Tous les romans dignes de ce nom, sans aucune exception, contiennent des passages de ce genre, longs ou courts. Mais il est rare qu'on s'en rende compte, parce que l'art du romancier consiste précisément à fondre ensemble tous ces matériaux et à créer dès le

début de son récit une sorte de « fond » spirituel et sentimental, où viennent s'inscrire au fur et à mesure toutes les hypothèses prises sur l'attention du lecteur.

A y regarder de près, il n'y a pas de roman proprement réaliste. Même le *Paysan parvenu*, même les *Sœurs Vatard*, même *Germinie Lacerteux*, même *Nana* se déroulent dans des univers particuliers. Il est impossible de faire un tableau avec des photographies juxtaposées... Mais il est certain que, parmi les romanciers créateurs, ceux qui ont pris conscience de leur pouvoir de dépaysement ont plus de chance que les autres, je ne dis pas d'atteindre à une extrême intensité poétique, mais de jeter leur imagination sur ces énormes réservoirs de fables et de prodiges qui jalonnent les confins de la réalité, et qu'on ne trouve qu'en les cherchant.

Il n'empêche que Stendhal, faisant parler une minute Julien Sorel et le marquis de la Môle dans une embrasure de porte (*Combien avez-vous pris de chemises ? — J'en ai pris deux paires, monsieur le Marquis. — Fort bien ! vous en prendrez encore vingt-deux paires.*) fait du roman poétique, en ce sens que la portée des répliques échangées dépasse extraordinairement leurs sens et même leur contenu le plus ingénieusement analysé. La poésie, dans la narration comme en toute chose, peut être définie un mode *transversal* de relations entre les idées, la raison et l'observation ne fournissant que des relations de mode *longitudinal*.

Quittons vite ce jargon pseudo-scientifique, qui a du moins cet avantage de suggérer l'image d'une perpendiculaire à travers les cercles de la connaissance, d'un gouffre ouvert à l'improviste, aussitôt qu'on prononce certains mots, comme la caverne d'Ali-Baba. Péladan, qui a dit beaucoup

de choses ridicules, les a peut-être rachetées par cette seule remarque que la poésie a quelque chose de *cabalistique*. C'est une forme particulièrement efficace, de Sésame ou d'abracadabra...

Dans le roman, c'est une justice à lui rendre, cette magie s'exerce au moyen d'artifices moins grossiers que ceux qui composent l'art des vers. Je ne veux pas médire de la poésie lyrique, dont je tiens la substance pour infiniment noble, mais il est certain que son attirail extérieur n'est pas dénué d'une certaine puériorité. Frotter les mots l'un contre l'autre pour en tirer des étincelles, à vrai dire éblouissantes, n'est-ce pas un procédé en lui-même assez humble, dont la bassesse est sans doute chargée de faire équilibre aux incomparables dignités du lyrisme ? Au romancier, qui ne saurait atteindre les mêmes cimes, il est du moins permis de créer la poésie par des méthodes moins primitives. C'est dans la façon de narrer, non dans les mots qui composent la narration, que prend naissance la poésie romanesque, ce qui revient à dire que le roman poétique ne doit pas, quoi qu'en aient pensé certains conteurs naïfs, être écrit en « style poétique ».

Le contraire est même nécessaire, ce qui s'explique sans difficulté. Ce n'est pas au moment où l'on songe à faire violence aux habitudes du lecteur qu'il faut éveiller sa méfiance par un manège insolite et par des incantations verbales. La plupart des chefs-d'œuvre du roman féerique sont écrits en style plat, tandis que les odes en trois cents pages et en prose de Gabriele d'Annunzio ou de la comtesse de Noailles n'ont jamais réussi qu'à dérouler d'exubérantes savanes dans lesquelles aucun lecteur ne s'est

aventuré en personne : il y délègue à sa place son intelligence, son goût de la musique et sa curiosité.

Évidemment le départ du chariot romanesque est presque toujours un spectacle assez lamentable. Ces mensonges pesants ! ces répliques qui sonnent dans le silence comme des trompes enrouées ! ces efforts ridicules ! ces détails triviaux !... Rappelez-vous les laborieuses mises en route de Balzac ; on a l'impression que son véhicule, mal et trop lourdement chargé, avec des accessoires piteux qui pendent à des bouts de ficelle, va verser au premier tournant. Eh bien, ce camion infirme, on le verra au bout d'un moment passer tout volant derrière la lune... Tous les romans de Balzac finissent dans une autre planète que la nôtre ; une planète où les habitants sont plus vigoureux, sont plus enragés, où la destinée a un dessin plus net, où l'air brûle comme de l'essence. Le roman est la seule manière que nous ayons de faire au moins quelques pas en dehors de notre condition.

Si ce n'est pas un itinéraire d'évasion, — puisqu'aussi bien il s'agit toujours de revenir d'où l'on est parti, — c'en est du moins le plan et l'amorce. Et sans doute n'est-il intéressant qu'à cause de cela. Sans le phénomène de l'enchantement romanesque, sans le redoublement que vient lui imposer la poésie, le fait de raconter à ses contemporains des aventures imaginaires, attribuées à des personnages imaginaires, définirait à coup sûr une assez misérable profession...



LÉON-GABRIEL GRÓS.

P O È M E

*Ayez confiance quand même
Au goût du vent, au jeu fidèle des saisons,
Il y a tant d'herbes pour le jeu des animaux,
Tant de feuilles d'adorable transparence.*

*Vois-tu, les masques de l'amour même sont purs
En leur substance d'éternité,
Si mentent les visages il est vrai
L'amour sans visage,
Et s'il te brûle en vain ce feu terrestre
C'est qu'il annonce un autre feu.*

*Les temps viendront des plus folles apparences,
Les plus fertiles en mensonges, les plus purs ;
Au sein même de la lumière véritable
Tout retrouvera son essence de feu vivant
En ce creuset balayé par tous les vents de l'aurore.*

*Il faut être digne du feu
Et que légère soit la cendre
De ce monde calciné,
Toutes les aventures de la terre
Chaudes encore,
Les images étonnantes, les illusoires amours
Tout rayonnants de trouver leur fin et leur origine
Et la parole sans voix de nos secrètes saisons
Prendront forme et nous serons émerveillés d'être proches
Du plus vrai de nos visages,
Celui qui s'éteignait avec les fleurs d'Avril.*

*Voici l'épave de la parole
Après le feu,
Ce qu'il reste du sang, des sèves, d'une écume
Invisible en sa pureté mais souveraine,
L'unique diamant où s'achève le monde
Qui exhale, rayé par l'ongle de son Dieu,
Le chant de l'aventure humaine.*

(Extrait de « Quarante jours »).



FRANZ STEURS

POÈMES

*Je réapprends la vie
Comme s'accomplirait un miracle,
Une étonnante féerie.*

*Tout m'est extase et grâce retrouvée :
Brins d'herbes fleurant bon la terre ;
Coquillages, toute la fraîcheur de la mer.*

*Le vent chargé d'effluves
Par-dessus les labourés.
Le vent du large
Qui fait claquer l'âme
Comme une voile.
Le vent qui chante, le vent qui hurle.
Le vent tumultueux
Où se perdre corps et âme
Où renaître pareil à la flamme
Toujours plus pur et plus ardent.*

*Tous ces bienfaits, je les dénombre
Comme on aime, comme on prie
Et veux les chanter avec des mots
Humbles et vrais, simples et nus,
Des mots vivants, des mots humains
Comme la paume de la main.*

**Je sais, enfin,
Mes révoltes et mes combats,
Mes défaites et mes victoires,
Avec, au cœur,
L'âpre rancœur
De tomber ou de vaincre
Sans gloire.**

**Tous les départs,
Vent debout, au hasard des ports.
Hardi ! toutes voiles dehors.
Bravant Dieu
Et le Diable.
Pauvre damné cherchant au ciel :
Une étoile.**

**Que reste-t-il,
De votre illusoire puissance :
Fols espoirs, rêves de Titan ?
Sinon l'ardeur
Et la ferveur
D'un chant nouveau toujours plus grand
Plus exaltant.**

**Je sais, enfin,
Tout ce que j'aime et m'appartient
Ma raison d'être et tout mon bien,
A célébrer
En vérité
Et librement, farouchement
Comme à l'image de moi-même.**

« Joie » à paraître.

MARCEL LOBET

LA FONTAINE EST-IL POÈTE ?

Si le poète est celui qui transforme la nature en chose belle et intelligible, celui qui transfigure la réalité et qui se plaît moins dans le monde extérieur que dans le monde intérieur ; si le poète est un évadé en même temps qu'un libérateur pour qui le présent s'abolit devant le prestige de la fiction et du souvenir ; si le poète est tout cela et bien davantage, peut-on dire que La Fontaine est poète ?

Il ne nous a pas révélé des mondes insoupçonnés, étranges, irréels. Il ne nous livre ni les clés du mystère quotidien, ni ces chants nostalgiques qui sont la complainte de la vie devant la mort.

Et cependant La Fontaine est poète. Ce qu'on a appelé « le charme fontanien », c'est un subtil alliage de grâce et de fantaisie, de tendresse et de nonchaloir, qui est bel et bien l'apanage de la poésie.

Ceux qui ne veulent voir en La Fontaine que le fabuliste au talent fait de sagesse et de bonhomie, défigurent celui que certains n'hésitent pas à appeler le plus grand poète français : « La Fontaine est notre plus grand poète, parce que chez aucun les modes de l'expression n'ont jamais été, avec cette aisance, avec cette perfection, avec cette spontanéité, les modes même de la pensée », écrit M. Auguste Bailly (1).

(1) *La Fontaine*, Librairie Fayard.

La Fontaine a découvert le monde en autodidacte et en épicurien. Dans l'école buissonnière de la vie, il a été d'émerveillement en émerveillement, conciliant son oisiveté laborieuse et ses goûts contrastés de mondain et de gentilhomme campagnard épris du faste de Paris autant que des frais ombrages, rat de ville autant que rat des champs.

La Fontaine est poète parce qu'il a aimé la vie sensuellement et qu'il eut l'art de vivre en marge du temps, en faisant la part du rêve comme on fait la part du feu. Il vivait de prébendes, mais il préférait aux écus le vif argent des fontaines. Il est poète, par ce désintéressement du réel appelé vulgairement distraction, et qui lui fit confondre la cigale avec la sauterelle et considérer le renard comme un amateur de fromage. Et peut-être sa distraction suprême fut-elle de confondre la comédie animale avec la comédie humaine : « Ce qui l'intéresse chez l'animal, c'est moins sa vérité propre que sa valeur symbolique et, d'un mot, son humanité. Il ne le prend pas pour modèle, il le prend pour interprète. Le trait physique s'ajoute de surcroît ; il n'est jamais l'essentiel. Seule, notre imagination restitue à ses portraits tout ce qui leur manque, tout ce qu'il n'y a pas introduit parce que ce n'était pas là son dessein, et nous découvre un peintre animalier chez cet observateur amusé, mais superficiel. » (Auguste Bailly.)

L'ignorance, et une certaine attitude timorée jusqu'à l'hypocrisie, ont fait de La Fontaine un moraliste. Or ce « fablier » n'endoctrine pas : il se contente de citer, avec partialité, des faits d'observation journalière, et il en tire une manière de leçon parfois contradictoire. Il enseigne l'égoïsme, le scepticisme et une prudence très voisine de

la médiocrité dorée sans doute, mais que les grandes âmes doivent considérer comme un climat irrespirable. Il « fabulise », mais avec quelque chose de malicieux et de narquois qui relève du conte de la meilleure tradition gauloise, sinon champenoise. Il est satirique, mais avec une indolence souriante et l'ironie du désabusement.

La vie fut pour La Fontaine, un spectacle, une comédie universelle « aux cent actes divers ». Il en a tiré ce que Giraudoux appelle les « Contes des mille et un jours » où il ne faut chercher ni les rigueurs d'un censeur juvénalesque ni les férocités d'un Saint-Simon. S'il s'est inspiré des *Ysopets* du Moyen-Age, qui sont des recueils de fables ésopiques, il est plus près de Lucrèce que d'Ésope. De même il s'apparente moins à La Bruyère qu'à la marquise de Sévigné, dont il a l'indulgence débonnaire, l'esprit aérien et les vives boutades.

Son génie, M. André Bellessort l'a défini très pertinemment : « Délicatesse mondaine, comique parfait, un fond de philosophie rabelaisienne, un tour d'esprit marotique, quelques paillettes de *Voiture*, mais des paillettes d'or, le plus tendre coloris, le mouvement le plus vif, une grâce enfin où l'on sent toute la force de la vie. »

Dans *Les cinq tentations de La Fontaine*, (1) M. Jean Giraudoux s'est proposé, lui aussi, de capter l'essence du génie de La Fontaine, par des jeux d'approximation, des travaux d'approche subtils et déroutants d'où n'est pas exclue la préciosité. Les cheminements fantasques, les digressions savantes et les parallèles inattendus du père de

(1) Ed. Grasset.

Jérôme Bardini nous montrent comment La Fontaine a échappé à la médiocrité bourgeoise par la distraction, à l'immoralité par la paresse, à l'emprise du monde par l'inconscience, à la tentation des grands genres par la fable, à la tentation du scepticisme par la conversion et par la pénitence.

La distraction, la paresse, l'inconscience (c'est-à-dire, ajoute Giraudoux, la conscience de toute poésie), c'est bien le fait des poètes. Quant à la fable, elle était pour lui, avant tout, un prétexte pour se mettre en quête de la vérité poétique en attendant de trouver l'ultime Vérité à son chevet de mourant, lorsque, devant une délégation de l'Académie, il désavouera ses contes licencieux.

Destin de poète s'il en fut : telle est la conclusion du commentaire giralducien, où scintillent tous les feux de l'esprit.

L'œuvre de La Fontaine ne comporte pas cette part d'informulé et d'inexprimable qui est dans le mystère de l'âme, mais on y trouve cette marche vers une clarté virgilienne, cette progression vers le sacre d'un printemps immarcescible qui sont toute la vie du poète.

Il y a aussi, dans l'allégresse contenue de certains vers fontaniens, l'écho assourdi d'une joie inconnue, des silences qui sont un cri vers l'éden perdu : « tout poète rachète l'homme d'avoir saccagé l'arbre de Science, ressuscite l'innocence du monde... » a dit Léon-Gabriel Gros.

Gardons-nous, toutefois, de solliciter la poésie de La Fontaine et d'y vouloir lire ce qu'il n'a pas su exprimer ou ce qu'il n'a pas voulu nous livrer de son tourment dérobé.

Ce qui fait la valeur de la poésie de La Fontaine, c'est

le mouvement : il ne recourt pas à la poésie descriptive, mais il cueille, en passant, des images, des rayons, des sourires, le frémissement des choses familières, et tout ce qu'exigent les rites d'une magie du cœur.

Et ceci ne vaut pas seulement pour les « Fables ». Le mouvement du vers qui épouse le battement du sang, nous le retrouvons aussi bien dans les « Contes » frivoles que dans ces innombrables odes, épîtres et élégies qui, pour être moins célèbres, n'en témoignent pas moins pour la poésie. Il n'avait besoin, dit Auguste Bailly, « ni des vastes sujets de l'épopée, ni des éloquents modulations du lyrisme pindarique, ni des vitupérations de la satire, ni des conflits tragiques où s'opposent des âmes torturées. Il n'avait besoin de rien de tout cela, car la poésie était en lui, la poésie était lui ; ce qu'il lui fallait, ce n'était point de se découvrir un genre, mais au contraire, si l'on peut ainsi dire, une absence de genre. Être soi-même, c'était la seule condition qui lui fût imposée pour qu'il pût donner la mesure de son génie ».

Par delà les exégèses scolaires, on décèle l'admirable simplicité de la vie de La Fontaine où les démarches quotidiennes rejoignent le fleuve de poésie qui baigne les grandes existences. Sans avoir connu l'inquiétude qui trempe les âmes fortes, le poète a eu en partage le double don de s'émerveiller et de s'émouvoir. Il n'a pas eu à lutter contre son destin : il a accepté ses limites avec une grâce d'accueil qu'il faut estimer à son prix de poésie parce que, dans l'absolu, elle est peut-être, au même titre que la juste révolte, le signe de la vraie sagesse.

MAURICE CARÊME

POÈME

*Je sais bien maintenant que je ne mourrai pas.
Peut-on mourir quand on a été si mêlé
Aux ciels de son pays, à ses vagues de blé
Que l'on est devenu comme eux illimité ;
Peut-on mourir quand on a fixé tant de fois
Les étoiles livrées à leur propre secret
Qu'elles se souviendront de vos yeux étonnés
Où elles se sont vues, si menues mais si près
L'une de l'autre qu'elles ont pu se parler ;
Peut-on mourir encor quand on a tant aimé
Les sources, les oiseaux, les plantes et les hommes
Que votre âme s'est comme dissoute en leur âme,
Que votre esprit n'est plus qu'un reflet de leur flamme ?
Car je suis devenu là source au creux des bois ;
On l'entend murmurer tout au fond de ma voix
Et mon rythme lui fait un lit de cailloux bleus
Où elle court et saute et rit tant qu'elle veut.
Et le pinson qui bat des ailes dans mes vers,
N'est-ce pas moi qui chante pour lui quand l'hiver
Glace l'eau de ses yeux et que sa chanson ivre
Pend à son bec scellé comme un morceau de givre ?
Et la plante, qui parle pour elle avec force*

*Qui déploie au soleil l'hymne de son écorce ?
Ses feuilles font de l'ombre en bougeant sur mon cœur,
Le vent, la traversant, traverse aussi mon torse,
Ses racines goulues sont nouées à mes veines
Et nous nous élançons ensemble de la plaine
Vers l'alouette qui, marquée par la hauteur,
Grave sur les nuées le signe du Seigneur.
Et l'homme, mon souci, ma passion, ma foi,
L'homme qui veille en moi, l'homme qui souffre en moi
Et qui donne ce ton émouvant à ma voix,
Comment ne serait-il pas entier dans ce chant ?
Car c'est lui que je cherche à travers ce printemps,
C'est son cœur quotidien que je cherche à soustraire
Au temps qui le harcèle et le lasse et l'altère
Afin qu'éclate ici, éternel, triomphant,
Ce cri de joie jeté par dessus le néant.
Je sais bien maintenant que je ne mourrai pas.
Ainsi que mes aïeux vivent au fond de moi,
Ce chant profond transmis de poitrine en poitrine
Va traverser les ans comme un aigle l'abîme,
Ce chant radieux repris de colline en colline
Va faire tressaillir les flancs roux de la terre
Et tourner tous les yeux vers la même lumière.
Peut-on mourir quand on a fait de chaque jour
Une guirlande de miséricorde et d'amour,
Peut-on mourir quand, ne fut-ce qu'une seconde,
On a senti battre en son cœur le cœur du monde.*

RAYMOND MICHAUD

COMME UNE FEUILLE D'AUBE

Pour Pierre-Louis Flouquet,
En hommage confraternel.

*Comme une feuille d'aube
Tu ris dans le sommeil
Et tes mains dans le fleuve
Touchent des villes mortes
O, belle, ma déesse
Dans les arbres du rêve
Je poursuis en secret
Ma fuite vers tes lèvres
Les chevaux des paroles
Ont beau mordre mes pas
Je penche vers ton ombre
Un désir de lumière
Arbre, près de son corps
Ton murmure secret
Annonce le silence
Et le sang de son vœu.
Je m'enlise pourtant
Et de sable et de larmes
Et je cherche sa main
Comme un nouveau rivage
Prisonnier de son souffle
A quelles branches d'or
Je remonte la pente*

*Des tragiques promesses.
Dieu, mordu de mes fables,
Sous la pluie des aveux,
Reconnais ma faiblesse
Et sa bouche de nuit
Fais-nous d'argile ensemble
Pour un sommeil égal,
Que je trouve ma neige
Dans l'eau de son désir !*

DIX CHANSONS

*Le bijoutier pèse l'or
La ferveur des belles filles
Le saphir les adultères
Les bracelets en simili.*

*Le vieil horloger fredonne
Les rouages les couplets
Et les astres et les spires
Ont ridé son corps ses mains
Mais son cœur est un secret
Montre rouge du Seigneur.*

*Dentellière Dentellière
Ta bouche me plait
L'amour est un traître
Amant des fenêtres.*

*Boulangier tête de rat
Dans le pain dans le sommeil
Tu brasses des étoiles
Tu fais lever le ciel.*

*Le coiffeur oublie le jour
Rase la pluie rase l'amour
La coiffeur à sa fenêtre
Rase le soleil de près.*

*Le crieur de journeaux
Égouts rues et ruisseaux
Découpe nos silences
De sa voix d'oboles.*

*L'Épicier des bonnes herbes
Le vendeur de poivre vert
Cherche dans les casiers vides
Les insectes des collines.*

*La vieille au bonnet tordu
Aux mains grises araignées
Berce les petits enfants
Aux yeux de ruisseaux.*

*Le menuisier des abeilles
Est ivre de juin
La maison raconte bas
Ses rondes nocturnes
Les filles et les oiseaux
Tissent les saisons.*

*Charretier aux mains de brume
Ton cheval est un fantôme
Et les roues de ta carriolle
Ne vont pas vers le village
Les étoiles dans tes yeux
Les grillons contre ta tempe
Et le brin d'herbe maché
Entre tes dents aimées des filles.*



LE PRIX DE L'AVANT-POSTE.

L'Avant-Poste vient de décerner son prix pour la seconde fois. Cette année, il se partage entre René Meurant pour un recueil de poèmes intitulé *Gages* et Edmond Dunne qui présenta *Les Chansons de la Vie*.

Signalons que notre collaborateur et ami René Meurant n'est plus un inconnu ; des livres comme *Paroles d'homme*, *Le chasseur aux mains vides* et *La foudre me tient par la main* ont révélé un poète généreux et humain, parfois tourmenté et toujours penché sur ce qui demeure éternel à l'endroit de l'amour et de l'esprit.

Quant à Edmond Dunne, il n'a publié qu'un seul recueil : *Révé-
lations*. Nous nous réjouissons de son succès pour l'élan de son lyrisme de plus en plus lié à la simple grandeur de la nature et des hommes qui luttent au sein de celle-ci.

LUCIEN-PAUL THOMAS

Etudes sur le vers moderne

L'ASSONANCE

III

Il n'est pas étonnant que Verlaine, après avoir dénoncé « les torts de la rime », ait cherché dans l'assonance un moyen d'expression plus en harmonie avec les tendances profondes de son esthétique.

Il n'y eut recours cependant que tardivement et rarement. Sans doute, il n'avait pas saisi, avec toute sa luminosité habituelle de conception, l'étendue et les limites d'action de cet instrument nouveau, car il l'utilise avec un bonheur inégal et précaire.

Le Poème XXIX de *Bonheur* débute par une strophe dont les assonances sont parfaites :

*L'autel bas s'orne de hautes mauves,
La chasuble blanche est toute en fleurs,
A travers les pâles vitraux jaunes
Le soleil se répand comme un fleuve.*

Mauves et *jaunes*, *fleurs* et *fleuve*, plus loin *joyeuse* et *cieux*, *vêpres* et *Treize*, *touchante* et *France* sont des exemples modèles. Mais que dire de *dimanche* et *cordiale*, de *bonhomme* et *pompe*, où la similitude est purement orthographique et par conséquent inopérante ? Que dire de *diocèse* et *arriérée* (Ibid. XXXI), qui unit en un couple boiteux le timbre ouvert et le timbre fermé d'une même voyelle ?

L'assonance a ses rigueurs, basées sur des lois musicales et non sur des règles ou des conventions. Elle doit être utilisée avec tact et avec un instinct très sûr de ses possibilités harmoniques. Ce n'est pas, avons-nous dit, une mauvaise rime et mieux vaudrait y renoncer que de l'employer dans un simple but de facilité.

Verlaine a été mieux inspiré lorsque, dans *Soleils couchants*, il entrelaçait, en une série prolongée sur huit vers, deux rimes différentes construites sur une même voyelle :

Et d'étranges RÉVES,
comme des SOLEILS
Couchants, sur les GRÈVES,
Fantômes VERMEILS,
Défilent sans TRÈVES,
Défilent PAREILS
A des grands SOLEILS
Couchants, sur les GRÈVES.

On voit que les deux rimes, alternées ou enlacées, assont entre elles, puisque, avec des consonnes différentes, elles n'ont qu'un seul timbre vocalique.

L'auteur unissait ainsi la répétition et l'accord dans un réseau magique dont l'insistance créait le climat sonore et prolongeait la méditation.

Verhaeren a su tirer parti, avec un art comparable en sa langue plus drue, des mêmes moyens. C'est ainsi que, dans *La Neige* (Les Villages illusaires), il étroit, en une série continue, des rimes en *el* et en *eige* : GEL-neige-SEL-agrège-piège ; dans *Le Sonneur*, les rimes FRACAS-PLA-TRAS-BAS-*rage*-GLAS-étage.

Dans *Avril* (Almanach), sur quatre rimes différentes, il fait se suivre douze fois la même voyelle dont le timbre répété n'est interrompu que par un seul vers dissonant :

*Le vent, il est tissé de laine
et le houx vert darde la haine
comme un casque parmi la plaine.
Le vent, il est de gaité fière,
il court, avec des sonnettes de clarté,
ventre à terre, sur la rivière.
Le houx, il est la rage de la terre.
Les mains du vent dans les cheveux des herbes
se parfument d'odeurs acerbes,
le front du vent paraît
comme une aube dans la forêt.
Le houx, il est de fer
tenacement comme l'hiver.*

Dans ce mariage assonant des rimes entre elles, repose un principe d'esthétique tout différent de celui des classiques, pour lesquels la rime servait à signaler la fin du vers pour en soutenir la cadence et pour lui servir d'ornement ; tout différent de celui des romantiques et des parnassiens surtout, pour lesquels l'homophonie finale, toujours renouvelée, inattendue et en coup de cloche devait produire des effets d'étonnement et d'admiration. « On n'entend d'un vers que le mot qui est à la rime », disait, dans son *Petit Traité de Versification française* Théodore de Banville.

Pour le poète moderne, le renforcement de l'accent et la sensibilisation des valeurs rythmiques qui en résulte font passer au second plan l'importance d'un signe éventuel de la fin du vers.

La conception de la rime en tant qu'ornement ne le touche pas ; en tant que moyen de provoquer l'étonnement, il la répudie ; il craint que, employée en fanfare et trop remarquée, la finale ne nuise au climat intime de la poésie.

Les sons souvent répétés supposent, il est vrai, l'attribution d'une grande importance à la valeur musicale des timbres. Mais, loin de fixer à l'excès l'attention sur la rime, les répétitions habituent à la succession des mêmes sons, qui réapparaissent moins durs, plus assimilés, plus créateurs d'atmosphère. Par l'unité sonore qu'ils créent de la sorte, ceux-ci permettent le développement de leitmotiv d'une remarquable cohésion, qui se substituent à la strophe classique.

Cet emploi prolongé des mêmes harmonies est facilité par le mouvement, par la variété du vers libre ; il ne serait guère supportable dans des structures isosyllabiques.

Il va de soi qu'une telle utilisation des rimes — surtout lorsqu'elles sont très riches — conserve quelques-unes des faiblesses qu'il est permis de reconnaître à la versification traditionnelle, et que, même chez Verhaeren, qui est un maître de ce procédé, elle ne va pas sans une certaine dureté, qui sera tévitée par un plus large emploi de l'assonance pure.

Mais il est certain que l'usage que font encore de l'homophonie les meilleurs poètes actuels, a placé celle-ci sur un tout autre plan que par le passé, dans une esthétique où les éléments impressionnistes, intimement unis aux moyens d'expression harmoniques, ont acquis une prépondérance décisive.

JAIME TORRES BODET

E L E G I E

**Ne la touchez pas... Si dans la gisante statue
qui l'emprisonne encore,
un sourire posthume vous alarme,
ensevelissez-là très vite ;**

**et, si dans les doigts de la noble main
qui dénoua vos caresses
vous souffrez de voir durcir le temps,
enlevez-lui les bagues.**

**Mais ne la touchez pas dans cette lettre
écrite pour un être qui voyage seul
dans un pays de lampes élevées,**

ni dans le cristal de la fenêtre obscure
où venait parfois
se reposer un front lointain
de tristesse et de ruban couvert,

ni dans le livre de vers
où sa plume timide
doucement souligna les mots :
Aldébaran, camélia, hirondelle...

Oh ! surtout en ces
syllabes émouvantes
— clé des romantiques serrures
qui seulement cédaient à l'écho de sa voix —
ne la touchez pas !...

Les cryptes
de la nuit et de l'aube, en vain
tenteriez-vous de les ouvrir avec les voix subtiles
qui, pour comprendre l'univers
— à elle uniquement —
mystérieusement, de chiffres lui servaient.

TUNNEL

Une torche ennemie
éclaire — tandis que tu dors — le profond
tunnel qui, de mon amour à ton âme, conduit.

De ses poings invisibles,
quel gardien taciturne la soutient ?
Je veux avancer... Et m'arrête un mur
de soleil courroucé. Je veux alors
retourner et je sens que se ferme
une porte derrière moi qui toujours hésite...

Tremblant, obstiné, aveugle,
en pleine lumière, je devine
déjà le coup brusque
par quoi, tranchant ton sommeil,
l'autre sentinelle, invisible et muette,
me lancera — sans torches — dans l'aurore.

Extrait de **CRIPTA**.

(Traduit de l'espagnol par Edmond Vandercammen.)

LES CAHIERS DU SUD

Récemment au cours d'une belle manifestation d'amitié, les *Cahiers du Sud* ont fêté leur 25^{me} anniversaire. C'est une date qui nous permet de faire le point d'une activité que l'on peut considérer actuellement parmi les premières dans l'histoire de l'esprit.

Elle s'appelait autrefois *Fortunio* : Jean Ballard, Gaston Mouren, Marcel Pagnol, voulaient alors manifester leur attachement à une littérature traditionnelle. En réalité ces premiers *Cahiers* différaient peu des plaquettes éphémères consacrées par un enthousiasme juvénile à la poésie et aux belles lettres. Mais *Fortunio* devait connaître un autre destin en dépit des énormes difficultés rencontrées au début. La guerre survint, longue parenthèse de silence, puis dès la fin des hostilités, la revue qui déjà avait pris en même temps qu'une orientation nouvelle un nom qui la définissait : *Les Cahiers du Sud*, commença à paraître régulièrement.

Son directeur, Jean Ballard, sut s'attacher certains écrivains d'avant-garde parmi lesquels le poète André Gaillard, qui, jusqu'à sa mort prématurée fut l'esprit le plus représentatif de cette Revue.

Sans adhérer entièrement au mouvement surréaliste, se gardant des chapelles littéraires, les *Cahiers du Sud* bénéficièrent de tout ce que les diverses tendances contenaient de valable, ils exercèrent leur attraction sur les étrangers et les jeunes esprits qui, déjà, les considéraient comme le

plus accueillant des foyers, où les tempéraments pouvaient se révéler, s'épanouir et s'imposer. Une foule de jeunes écrivains y publièrent et y firent les premiers pas d'une route souvent glorieuse.

En feuilletant au hasard des sommaires, nous pointons les noms de Jules Supervielle, Paul Eluard, René Crevel, Henry de Montherlant, Léon Pierre-Quint, G. Ribemont-Dessaignes, Pierre-Jean Jouve, Marcel Jouhandeau.

C'est eux aussi qui firent connaître Marcel Brion, le grand spécialiste des littératures étrangères, Gabriel d'Aubarède, Gabriel Audisio, Georgette Camille, des poètes comme André Gaillard, Gilbert Trollet, Léon-Gabriel Gros, Louis Braquier, Patrice de la Tour du Pin, Jean Cayrol, Armand Robin et combien d'autres...

Après la disparition de Gaillard, qui fut cruellement ressentie par ses admirateurs et ses amis, la Revue recueillit son héritage spirituel, et ne cesse de se développer, tout en accordant une place de plus en plus importante à la question méditerranéenne, car si les *Cahiers du Sud* se défendent d'être une revue régionale, ils se défendent encore plus d'être une revue « de n'importe où ». La revue se doit d'être à la fois un phare et une porte. A elle la tâche de répandre au loin toutes les ondes d'un esprit européen, à elle aussi de recevoir et de transmettre le message des terres lointaines.

Ainsi, toujours attentifs aux littératures étrangères, les *Cahiers* révèlent en France les Américains : W. Faulkner, Herman Melville, les poètes noirs : James Weldon Johnson, Countie Cullen, les Anglais : D. H. Lawrence, Virginia Woolf, W. Powys, Roy Campbell, parmi les Allemands :

le prodigieux Kafka, le grand ethnographe Léo Frobénius, les Italiens E. Piceni, F. Burzio, les poètes espagnols : R. Alberti, Lorca, etc., etc...

Éprouvant aussi le besoin de certaines synthèses ou l'esprit des époques serait défini par le plus grand nombre de spécialistes les *Cahiers du Sud* ont jalonné leur route par des numéros spéciaux, véritable cristallisation de l'esprit.

Ces points marquants de leur activité, furent le numéro sur le *Théâtre Elizabethain*, celui sur le *Romantisme Allemand*, celui sur *l'Islam et l'Occident*, réalisé par Émile Dermenghem avec la collaboration des meilleurs arabisants et orientalistes.

Dans le même esprit, entraînés par Jean Ballard, l'équipe des *Cahiers* groupée autour de ses fidèles : Gabriel Bertin, Léon-Gabriel Gros, Marcel Brion, Joë Bousquet, augmentée de jour en jour par de jeunes amitiés, telles Fuzellier, Taladoire, le poète noir Senghor, etc., préparent un numéro qu'ils intituleront le *Génie d'Oc*, numéro qui, plus que tout autre peut-être, leur est propre. L'histoire de cette civilisation d'Oc qui remontée le long du Rhône transporta ses mythes et son esprit jusqu'aux sources germaniques.

Les Cahiers du Sud préparent actuellement un numéro sur l'Ame Noire qui groupera les esprits marquants parmi les noirs d'aujourd'hui et en révélera parmi ceux de demain.

Ce qui compte aux *Cahiers* c'est surtout l'esprit, esprit d'amitié, d'échange, c'est là qu'il faut chercher le miracle, réseau de sympathie aux maillons multiples, sur la France lointaine, sur l'Afrique du Nord ; courant continu qui amène au grenier du Vieux-Port les effluves fertiles d'un Joë Bousquet de Carcassonne, d'un L. Achille de New-

York, d'un Béguin en Suisse, sans parler des manifestations cordiales par lesquelles un Paul Valéry, un Edmond Jaloux ou Jean Cassou parmi tant d'autres prodiguent sans cesse leur affectueux intérêt.

Les Cahiers du Sud et *Les Cahiers du Journal des Poètes* accomplissent une mission semblable : la diffusion de la Poésie d'abord et la décentralisation du mouvement poétique français ensuite. La nécessité de ces deux efforts parallèles n'est plus à démontrer. C'est pourquoi, *Les Cahiers du Journal des Poètes* souhaitent longue vie aux *Cahiers du Sud*.



JOSEPH BOLLERY, *Un grand écrivain mal connu*, Léon Bloy. (Éd. *Cahiers Léon Bloy*, 29, rue Villeneuve à La Rochelle.)

Voilà bientôt plus de 20 ans que Léon Bloy est mort. Mais son souvenir est resté bien vivant. Autour de J. Bollery, directeur des *Cahiers Léon Bloy* se sont groupés des centaines d'admirateurs du Pèlerin de l'Absolu, venus de tous les points du monde. Et ce nombre va sans cesse grandissant. En Belgique Hubert Colleye et Léopold Levoux se sont fait les champions du Vieux lion rugissant et lui ont, chacun, consacré un livre qui apporte une contribution importante à la connaissance de l'auteur du *Désespéré*.

Dans la plaquette que vient de publier Bollery sur ce *grand écrivain mal connu* que demeure encore Bloy, ce n'est pas le pamphlétaire de *Belluaires et Porchers* qui nous apparaît, mais surtout le Bloy qui aimait se nommer le Pèlerin de l'Absolu. Bollery nous le fait connaître dans toute sa grandeur, dans toute la plénitude de son génie. Il nous montre avec quelle inlassable générosité celui qu'on appela le Mendiant Ingrat fit le don de lui-même à tant de ses semblables.

Ajoutons, que cette plaquette, éditée et imprimée avec soin est, en outre, illustrée de nombreux dessins, reproductions de portraits et autographes de Léon Bloy.

Georges ROUZET.

Les Livres de Poésie

Les poèmes d'Odilon-Jean PÉRIER. (Éditions des Artistes, Bruxelles.)

Bien peu de poètes de notre temps sont parvenus à leur propre essence avec cette discrétion, cette pureté de moyens et cet héroïsme caché qui caractérisent l'œuvre d'Odilon-Jean Périer. A lire de tels vers, on a toujours le sentiment que l'on communique avec l'homme, jamais avec l'écrivain, même en ses instants les plus favorisés par les récoltes du langage ; cette récompense, seuls les grands poètes peuvent nous l'accorder, et quand ils chantent comme l'auteur de « La vertu par le chant »

— *Et dans le bruit mortel que fait l'aube criante*

Voici ! Je reconnais, généreuse et riante,

La Muse au cœur flambant, la porteuse de fruits !

c'est par discrétion qu'ils se font remplacer par une « Muse ».

Lorsque le lecteur arrive au plus brûlant de la flamme du poème, il s'étonne de tant de sérénité, d'évidence immédiate et il se demande qui se trouve transfiguré, le poète ou lui-même. Il s'en étonne d'autant plus qu'il ne cesse de découvrir le drame qui agite cet homme pressé de se connaître :

...Et la terre déchirée

me révèle avec grandeur

que l'angoisse est dans mon cœur

comme une plante arrosée.

Certes, le poète est intensément lié à la beauté absolue, si intensément qu'il peut s'émerveiller devant le moindre frémissement de la nature, mais, s'il avoue qu'il ne peut résister à la grande douceur des routes qu'il suit, il évoquera par ailleurs la solitude dont il a besoin pour mieux voir au fond de sa blessure :

...Mais rien ne vaut la chambre où je fais de ma lyre

Le silence pleuvoir avec limpidité.

Il semble paradoxal de parler de drame à l'endroit de cette poésie qui, à part quelques cris d'angoisse, jaillit pour aimer davantage la vie et pour la faire aimer. Éric de Hauleville, qui fut l'un des grands amis du poète, écrit qu'il mettait un grand souci à cacher toute défaillance physique. A relire ses vers, l'on devine qu'il avait un plus grand souci encore de cacher sa mélancolie et l'on arrive à chercher la place où

l'homme, heureux dans l'amitié et l'amour comme dans « l'équilibre du plaisir », touchera un instant son secret

*Je parle d'être heureux,
Ne m'abandonnez pas.*

A-t-on assez mesuré toute la gravité de ces deux vers ? Le poète a-t-il vraiment repris courage, tout le courage de Barnabooth, qu'il appelle « ...et le nombre des choses aimables était si grand que j'ai repris courage. » ? C'est pour vivre qu'il écrit cette série de poèmes et c'est pour vivre encore qu'il composera « Le paysage ou la consolation » et aussi cette émouvante « Visite » :

*Écoutez-moi si vous m'aimez :
Je suis sauvé lorsque je chante...*

C'est donc ici que nous croyons trouver l'aveu le plus formel d'une brûlante authenticité, la voie imposée à ce promeneur passionné qui, mort pour certains humains, doit conserver la même seule

*...raison de rester fidèle
Au démon qui dicte ces vers,*

mais ce démon, c'est encore trop de discrétion qui lui donne son nom, car c'est un ange, l'ange de la vertu, « La vertu par le chant », l'un et l'autre sauveurs héroïques d'une science invisible recommencée avec Odilon-Jean Périer.

Il faut louer Monsieur Georges Houyoux d'avoir réussi ces pages avec autant de ferveur et de goût, mais qu'il nous soit permis d'exprimer en même temps l'espoir de trouver bientôt une édition complète et courante de ces poèmes, comme il fut fait déjà des vers du poète espagnol Federico Garcia Lorca, afin que telle vertu trouve plus de place dans notre pauvre monde déchiré.

Les mains libres, dessins de Man RAY illustrés par les poèmes de Paul ELUARD. (Éditions Jeanne Bucher, Paris.)

Paul ELUARD : Cours naturel. (Éditions du Sagittaire, Paris.)

Les surréalistes ont eu de nombreux suiveurs ; c'était d'autant plus fatal que leur méthode offrait un attrait immense et resté inconnu même après avoir pénétré les œuvres des Lautréamont et des Rimbaud. Le genre s'est en quelque sorte gonflé, tellement que pour beaucoup, il a fini par devenir un pauvre ballon, lamentablement déchiré. Et

c'est très bien ainsi, car quelques authentiques créateurs demeurent plus seuls maintenant, plus infailliblement maîtres d'une destinée infinie à l'endroit de l'intelligence et de la sensibilité.

Parmi ces rares élus, Paul Eluard me semble être le plus grand, le plus sévère en sa liberté, le plus brûlant, le plus universel, le plus pur. Contrairement à beaucoup d'imitateurs, ce poète, au lieu de vider le verbe de son essence vitale, a transformé celle-ci, a greffé jusqu'aux racines une variété lyrique dont on ne connaît pas encore toute la saveur des fruits. Doucement, l'arbre d'Eluard grandit, se tend comme « les mains libres » divinement dessinées par Man Ray : l'arbre d'Eluard s'étend comme un fleuve au « cours naturel ». Les flots de fleurs qu'il charrie, qu'importe si nous ignorons encore vers quelle plage ils nous conduiront ; laissons aux parfums accomplir leur office de guides.

Voici « Les mains libres » de Man Ray : un univers évident puisqu'il propose ses bruits et son silence, ses angoisses et ses solitudes, son climat. La ligne va, guidée seulement par les tremblements du cœur : elle fait un arbre, une fleur, une tour, un visage, une main, « dessine le sort », désire toujours davantage. Eluard a compris ces désirs et ses poèmes se sont mis à dessiner le sort :

Dessine le sort

Un trait d'acier sincère

Un trait filant droit

Sur des routes nouvelles

et il ne nous a point trompés, car ce qu'il disait à la première page des graphiques de son collaborateur, nous pouvons l'appliquer à sa poésie : « Le dessin de Man Ray : toujours le désir, non le besoin. Pas un duvet, pas un nuage, mais des ailes, des dents, des griffes. » Trop tard maintenant pour de divertissants discours ; deux poètes se confondent, qui rassemblent « tous les paysages » pour la joie des sens nouveaux qui se créent en nous pendant que s'élaborent les lignes et les mots. Ici, le spectateur devient lecteur et le lecteur, spectateur, mais ils ignorent ce changement, heureux de leur solidarité avec l'objet contemplé. Eluard a retrouvé les grands thèmes de l'amour et de la solitude et le vertige de quelques apparitions espérées :

Si ce que j'aime m'est accordé

Je suis sauvé

Je ne partage pas l'avis de Marcel Raymond sur « l'instant » de la

poésie d'Eluard lorsque ce critique écrit : « ...la durée ne compte pas pour elle, tout entière au présent, elle aspire à instaurer dans l'instant l'éternité en brisant la croûte du temps. Mais cette éternité se brûle elle-même, cette poésie, merveilleusement combustible, se détruit sans laisser aucun résidu définissable. » Car, si elle aspire à instaurer dans l'instant l'éternité, celle-ci, au lieu de se brûler elle-même, se sauve grâce à sa façon de briser la notion du temps. Nous retrouvons d'ailleurs ce phénomène dans cet étonnant « Cours naturel » et singulièrement dans le premier poème intitulé « Sans âge » :

*La terre reprendra la forme de nos corps vivants
Le vent nous subira
Le soleil et la nuit passeront dans nos yeux
Sans jamais les changer*

D'ailleurs, comment pourrait se brûler elle-même une poésie aussi liée à l'amour et à l'angoisse quotidienne ? Beaucoup de pages d'Eluard apparaissent, après une première lecture, comme de simples allusions, mais si l'on ne se contente point de leur éblouissante magie, l'on découvre bientôt la nature du désir dont nous parlions plus haut :

Au crible de la vie fait passer le ciel pur.

Le fonctionnement de la pensée d'Eluard est avant tout un acte passionnel qui se traduit par des catachrèses où les objets et les âmes se retrouvent sur un pied d'égalité ; cette démarche conduit le poète à des révélations d'identités dont la vertu magique demeure aussi émouvante qu'imprévue :

*Je vois les champs la mer couverts d'un jour égal
Il n'y a pas de différences
Entre le sable qui sommeille
La hache au bord de la blessure
Le corps en gerbe déployée
Et le volcan de la santé*

Unité du physique et du mental, « cours naturel » de la santé d'un des plus beaux poètes d'aujourd'hui !

E. V.

Jules MINNE : *Champs de l'angoisse*. (Les Cahiers du Journal des Poètes.)

Une anthologie de poète est toujours une rétrospective intéressante, car tout en montrant l'évolution, elle permet de vérifier davantage la résistance de l'ordre nouveau créé par ce poète.

Deux vers adressés un jour à tous les poètes justifient à travers tout ce livre l'attitude de Jules Minne à l'égard de son propre lyrisme :

*La Terre nous sauva du monde et de nous-mêmes,
En elle tu descends vers ton Dieu souterrain.*

Pour atteindre à cette zone, cet écrivain continue de faire appel à l'incantation ; celle-ci, dans ses premiers ouvrages révélait un souci parfois trop marqué de littérature. Maintenant, Minne semble devenir plus vrai dans sa soumission à une volonté clairvoyante demeurée souvent dans la ligne de Baudelaire. Il gagne en prestige d'avoir continué d'interroger avec angoisse le rythme souterrain de l'Univers ; il gagne doublement, parce qu'il élabore avec des fondations plus larges une pensée éprouvée par le sentiment de la pénétration réciproque du temps et de l'espace, de l'esprit et de la chair.

J'aimerais davantage cette fièvre créatrice si Jules Minne nous la communiquait plus nue, plus génératrice de divination que d'explication.

Nestor MISEREZ: *Climat perdu.* (Les Nouvelles Éditions européennes.)

Revoici Miserez après un très long silence favorable à la cristallisation des matériaux et de la forme. Emporté par son destin, ce poète nous enchante parce qu'il s'exprime suivant une nécessité impérieuse, celle qui ne trompe ni le poète ni le lecteur, celle qui conduit à une intégrité vivante et absolue. De l'ombre à la lumière, il est un chemin réservé aux poètes de la confession : Miserez le parcourt lentement, inquiet et joyeux tour à tour des premières lueurs d'une *vita nuova*.

Je dois tout renier, recommencer à vivre.

*Je dois tout apprendre : les caresses, la douce chair
des feuilles ont envahi le parc depuis l'été
où d'autres passeront, où d'autres souffriront.*

... ..

*... ..
tout sera ingénu, jusqu'à nos bouches.*

Serons-nous seuls pour garder cette richesse ?

Cette richesse se confondra avec une vie plus simple, un miracle d'aube dans un climat où l'enfance aura retrouvé son équilibre grâce à sa primitivité. Mais pour arriver à ces horizons, que de cris à étouffer, que d'amères tentations ! Miserez s'en libère par le chant et celui-ci reste grand dans l'ensemble ; certains poèmes, trop près d'une forme

fixe, appellent le dernier pas : pourquoi hésiter si l'on connaît son métier ?

Robert GUIETTE : Mort du fantôme. (G. L. M. Paris.)

Certes, Robert Guiette ne s'est jamais égaré dans les ténèbres, mais certains livres précédents de ce pur poète ne nous accordaient pas aussi directement leurs richesses que cette « Mort du fantôme ». Un fantôme est mort ; il reste un homme lucide, passionné, plus conscient de la vaste unité des choses et de leurs correspondances avec la lumière.

*...Voici la maison
où j'abrite mon travail et mon sommeil
mon amour et ma famille...*

Réconfortant et poignant cet élan d'une pensée éprouvée sur les routes de la poésie :

*Chair
la parole de l'homme
Blessure où je me retrouve
Feu de joie à pierre fendre
j'occupe enfin tout mon être
Messager
nous sommes prêts
pour la grande aventure
du destin.*

Edmond VANDERCAMMEN.

MEMENTO

Claude SERNET : Commémorations. (Librairie Tschann. Paris.)

Les paysages d'âme que nous propose Claude Sernet manquent parfois d'étendue, mais ils sont baignés d'une atmosphère très délicate et ils demeurent, malgré certains signes, au sein de la réalité. Celle-ci, faite de tristesse et de résignation, se refuse à l'éloquence.

*Quel chemin pour atteindre à ta longue tristesse
Et quel morne désert le sommeil du retour
Cependant qu'immobile en ma tombe de braise
J'entends nos souvenirs crouler comme une tour*

Aucun compromis : une harmonie entre le dedans et le dehors.

E. V.

Alliette AUDRA : Voix dans le renouveau. (Corréa. Paris.)

Avec une belle simplicité, Alliette Audra nous promène dans une nature qui sollicite les sens à tout instant. Cependant, son œuvre ne reste point descriptive et l'homme n'est jamais absent du silence religieux que cherche sa sensibilité contemplative. Parfois, elle oublie les aubes et les arbres pour écouter en elle se lever une dure présence :

Vers le temps de la mort, nos mains que feront-elles ?

(On les croisera bien ensuite sur nos draps

et ce seront alors vraiment choses mortelles

ces deux mains inutiles au bout de nos bras.)

Mais alors, elle se tourne vers Dieu et retrouve le calme que nécessite son chant. On peut encore émouvoir et bercer l'âme par des accents modestes et sans virtuosité, mais il faut choisir dans son climat une unité secrète : Alliette Audra l'a fait et nous espérons qu'elle n'aura pas épuisé ses sources vives.

E. V.

Roger de LEVAL : Tu jongleras avec ton cœur... (Éd. Le Centaure.)

Le poète Jean Milo a réuni et préfacé un choix de poèmes et de proses de cet écrivain mort il y a deux ans au seuil de la trentaine. Il faut remercier Milo d'avoir accompli ce geste fervent à la mémoire de son ami et de nous avoir rappelé les mérites de ce poète doué, dont l'esprit et la sensibilité avaient déjà révélé quelques évidences lyriques qui ne peuvent périr. Sa poésie, sous des apparences mondaines, cachait une émotion essentielle et semblait n'attendre que plus de foi en la vie quotidienne pour atteindre les grandes zones. Le sort n'a point permis à Leval d'aller jusqu'au bout du chemin où paraît toujours quelque lueur salvatrice.

E. V.

Roger RICHARD : Le voyage interdit. (Éditions René Debresse, Paris.)

Roger Richard est un tout jeune poète dont les qualités sont authentiques. Ses présences ont une chair douce et tout se passe pour finir dans la « limpidité du vent ».

L'on oublie quelques recherches inutiles, ces « vitrines du désir », — comme un certain modernisme peut déjà vieillir ! — pour n'écouter que l'élévation de l'offrande et en capter la jeune beauté.

Tes cheveux sont un mouvement unique de la lumière.

De telles évocations promettent l'épanouissement que nous attendons de la matière et de l'esprit.

E. V.
✻✻

EDMOND VANDERCAMMEN : *Océan*. (Les Cahiers du Journal des Poètes.)

L'allégresse qui préside d'habitude aux poèmes consacrés à la nature est totalement absente de l'œuvre d'Edmond Vandercammen, bien que les sources, les labours et les forêts y tiennent une place prépondérante. Mais ils ne font jamais office de décors, car le poète s'identifie à eux et son inquiétude prend le pas sur les beautés impassibles du monde. Dans le dernier recueil de notre ami, si l'océan est fiévreux, si les flots sont hantés, si dans le ciel flottent des visages perdus, si le navire devient de chair et de sang, c'est que Vandercammen leur prête ses peines, ses souvenirs et ses visions d'homme fraternel. Tendre aux hommes des mains débordantes d'amitié est un geste décevant. Il faut quelquefois revenir au passé, ne serait-ce que pour établir le bilan des rêves réalisés afin de retrouver une raison de vivre. Une grande générosité palpite dans ces poèmes conçus sur la route Atlantique. Une générosité sans candeur et sans arrière-pensée. Aussi, une étrange recette de magicien à l'usage du passant des brumes glisse-t-elle parfois dans le sillage du navire.

*Quand sonnera minuit aux tempes des carènes,
Cherchez un coquillage où se consume un cœur ;
Nouez une algue neuve autour de chaque veine,
Mais gardez-vous de lui parler de son malheur.*

Les poèmes de *Océan* possèdent la résonnance des cloches sous-marines, poèmes étoffés d'images vivantes qui le prolongent :

*Je regarde à la proue un long chemin sans âge
Qu'un navire a perdu dans l'oubli des saisons.*

Première nuit.

*Une herbe d'un hiver aux lentes neiges vertes
Où gèlent dans l'oubli d'étranges émigrants.*

Sargasses.

*Soudain le vent se tait et la carène nue
Lentement s'agenouille et compte ses marins.*

La cathédrale engloutie.

Edmond Vandercammen ou le poète qui enferme son double dans
la sphère irrisée d'un monde rêvé.

Jean DELAET.

NOTES

ENCORE DE LÉON BLOY.

« Villers de l'Isle-Adam me faisait remarquer un jour que les notaires détenus dans les bagnes s'enfoncent plus avant que les autres hommes dans le mépris des poètes, qu'ils accusent avec une flétrissante pitié de s'attarder « dans les nuages » et de ne rien comprendre aux substantielles réalités de la vie. »

Belluaires et Porchers.

A PROPOS DE VERLAINE.

Monsieur Gabriel de Lautrec sous le titre : « Souvenirs des jours sans souci », donne dans *Le Courrier d'Épidaure* de janvier 1937, des souvenirs personnels très émouvants sur le poète des *Fêtes Galantes*. Il y parle notamment de ce bizarre compagnon de Verlaine connu sous le nom de Bibi la Purée, « celui-ci ayant vécu, si indigne qu'il en fût, dans l'antichambre du roi ».

BIBI LA PURÉE ET STUART MERILL.

« Et on le retrouvait en compagnie de Bibi la Purée, ce personnage énigmatique, représentant le type exact de la plus misérable bohème. Il était le factotum, l'esclave dévoué, dirai-je, de Verlaine, qui le traitait fort rudement. Mais il était l'ami, également, de tous les poètes, avec la plus grande dignité.

Je me souviens des funérailles de Léon Deschamps. Nous étions une cinquantaine, réunis dans le hall de la *Plume*. Tout à coup, nous vîmes arriver Bibi, en haillon-jaquette. Car, à la fois homme du monde, dirons-nous, et purée, il avait une garde-robe complète, tombée, par fatigue et usure, des épaules de ses amis : un haillon-veston, un haillon-redingote, un haillon-jaquette. Il s'arrêta un moment au milieu du hall, cherchant sa victime. Tous les groupes parurent aussitôt plongés en des conversations absorbantes. Mais il aperçut le poète Stuart Merrill qui était seul, et qui ne se méfiait pas. Et Bibi se dirigea vers le malheureux, qui, étant l'homme le plus courtois du monde, n'osa pas refuser le bizarre honneur de suivre le cortège en compagnie de Bibi. »

Le Courrier d'Épidaure.

LE MÊME ET DOWNSON.

« Une autre fois, j'appris que mon ami Downson, poète anglais, arrivé à Paris, était descendu dans un hôtel du quartier latin, et qu'il se disposait à venir me voir. Je voulus, courtoisement, le prévenir, et j'allai le trouver à son hôtel. Je demandai le numéro de sa chambre. Arrivé à l'étage je frappai, et j'entrai. Mais au moment que je fis le premier pas dans la pièce, une lueur aveuglante éclata. C'était Bibi qui, prêté probablement par Verlaine, avait assumé auprès de Downson le rôle de la vestale chargée d'entretenir le feu sacré. Et, accroupi devant le foyer, il était en train de le raviver, en l'aspergeant rythmiquement avec le contenu d'une bouteille de pétrole, au grand danger d'incendie, cependant que l'ami Downson, n'osant rien dire, dans son ignorance des usages parisiens-bibiesques, paraissait tout de même un peu étonné de cette manière d'allumer le feu. »

Le Courrier d'Épidaure.

VERLAINE ET LÉCONTE DE LISLE.

« Il (Verlaine) connaissait sa propre valeur. Et je n'en veux pour preuve amusante que cette anecdote qui montre le mélange de fierté légitime et de gaminerie qui était en lui. Je me trouvais un jour au bureau de tabac qui se trouve au boulevard Saint-Michel, en face du Luxembourg. Il y avait là Leconte de Lisle, avec sa figure olympienne et son monocle. Il venait prendre le cigare qu'il fumait en traversant le

jardin pour aller à la bibliothèque du Sénat, dont il était le titulaire, pour la terreur des Peres Conscrits. Ce sont des pensions, absolument honoraires, que la République accorde aux gens de lettres notoires.

Un quart de minute après l'entrée de Leconte de Lisle, la porte s'ouvrit en trombe, et Verlaine parut, Verlaine qui devait lui succéder comme prince élu des poètes. Leconte de Lisle était en train de dire :

— Donnez-moi un cigare d'un sou. (Heureux temps !)

— Moi, dit Verlaine, vous me donnerez un cigare de deux sous !

On n'invente pas ces choses-là. »

Le Courrier d'Épidaure.

CHANGEMENT D'ADRESSE.

Notre ami Edmond Vandercammen vous prie de noter sa nouvelle adresse : rue Papenkasteel, 41, Uccle, Belgique.

Sa maison est une charmante volière accrochée à flanc de coteau. Un paysage « renaissance » forme le cadre rêvé pour une maison de poète, une maison-escalé entre deux voyages aux pays de langue espagnole. Après le murmure des sources, le sommeil du laboureur, des pas de femme dans la nuit, et les voix océanes, notre ami nous dira-t-il ce que racontent les oiseaux de Brabant la Plantureuse ?

UNE RENAISSANCE.

La Renaissance d'Occident, sous la direction de Maurice Gauchez reparaitra à partir du 1^{er} octobre 1938. Au cours d'une période qui va de 1919 à 1930, cette revue fit connaître bon nombre d'écrivains. Camille Poupeye y parlera du Théâtre. Gaston-Denis Périer y défendra l'art nègre. Franz Steurs y chantera les louanges de la Poésie. Jean Delaet, le poète-aviateur, y tiendra la chronique des Ailes.



Jean DELAET
Les Aventures extraordinaires de BILLY DUM
Editions du « Journal des Poètes »

QUELQUES OPINIONS :

„Si c'est cela l'avenir de la poésie vous y avez une part créatrice, et je vous salue à l'entrée de cet art nouveau qui vient sans bruit, sans manifeste comme une vague de fond.

Max JACOB.

Grâce, précision, invention sans cesse renouvelée, équilibre dans le déséquilibre, allégresse : « Les aventures extraordinaires de Billy Dum » me paraissent bien près d'être, dans un genre ingrat, discrédité et méconnu, une éclatante réussite.

Charles PLISNIER.
« *Indépendance Belge.* »

Ce qui m'émerveille surtout dans les Aventures de Billy Dum c'est le sentiment exact de la dose de folie qui convient au roman d'aventure, dose en deçà de laquelle un tel roman paraît plat et au delà de laquelle on cesse d'y croire.

Robert POULET.
« *La Revue Catholiques*
des Idées et des Faits. »

Un livre d'une éblouissante fantaisie que je crois fait plus encore pour les grandes personnes que pour les enfants et, où rien, mais rien de ce qui est humainement ou inhumainement imaginable ne paraît impossible.

Fernand DIVOIRE.
« *Le Soir.* »

Le talent de Jean Delaet est de connaître le monde de l'irréel, mais aussi d'en percevoir les frontières si peu marquées cependant. C'est peut-être là le sens exacte de l'esprit nordique.

Gaston PULINGS.
« *Cahiers du Sud.* »

Billy Dum est un personnage qui deviendra vite légendaire, si son créateur s'attache à nous initier à d'autres aventures aussi passionnantes, aussi saines, aussi gaies que celles qu'il vient de nous raconter.

Pierre HUBERMONT.

« *Le Peuple.* »

Ce livre est un poème où l'imaginaire se marie à l'extravagant pour notre joie et notre consolation.

« *Le Mois.* »

Le livre de M. J. Delaet est le songe d'un poète, qui est aussi un ironiste charmant et un prestidigitateur raffiné.

Léon CHENOY.

« *Le Thyse.* »

Jean Delaet, avec les *Aventures extraordinaires de Billy Dum*, est un poète de l'aventure qui rejoint par certains côtés *Alice au Pays des Merveilles*. C'est tout dire.

« *Les Nouvelles Littéraires.* »

Il est y a beaucoup de poésie dans le récit de Delaet. Il y a surtout une leçon de rêve, pour nous qui désapprenons cette connaissance essentielle par notre excès de pondération.

R. R. ALVAREZ.

« *L'Avant-Poste.* »

Un conte de fée ? Mieux que ça. Une fantaisie étourdissante et désordonnée à vous faire douter de votre raison. Quel soulagement dans la vie que nous menons.

Marc AUGIS.

« *La Meuse.* »

M. Delaet se permet tout et, chose plus curieuse, on l'y autorise dès qu'on a pris contact avec les dix premières lignes.

LEGI.

« *La Flandre Libérale.* »

ÉDITIONS

" Les Cahiers du Journal des Poètes "

Ouvrages Hors-Série

Publiés par les soins de Pierre-Louis FLOUQUET

65, rue Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)

SERIE POETIQUE

Raymond DATHEIL. Les Signatures Naturelles	10 fr.
Paul DEWALHENS. Le Cri sous la Tente	10 fr.
Sadi de GORTER La Randonnée des Hommes Perdus	10 fr.
Carlos de RADZITZKY. Harmonika Saloon	10 fr.
- - A vol d'oiseau	10 fr.
Henri FERRARE Rose Mystique	10 fr.
Pierre-Louis FLOUQUET. Corps et Ame (Epuisé)	10 fr.
- - Transfiguration du Furieux	10 fr.
Benjamin FONDANE. Ulysse (Epuisé)	10 fr.
Edmond HUMEAU L'Amour en Tête	10 fr.
René MEURANT. Naissance de la Révolte	10 fr.
Olivier MEURICE. Connaissance du Printemps	10 fr.
Ernst MOERMAN. Fantômas 33	10 fr.
Charles PLISNIER. Déluge	10 fr.
- - Babel	10 fr.
- - Sel de la Terre	10 fr.
Edmond VANDERCAMMEN. Le Sommeil du Laboureur	10 fr.
- - Naissance du Sang	10 fr.
- - Saison du Malheur	10 fr.
Arsène YERGATH. Le Tisseur de soies	10 fr.

TRADUCTIONS

Manuel Maples ARCE. Poèmes interdits	10 fr.
(Traduit de l'espagnol par Ed. Vandercammen.)	
Rainer Maria RILKE. Le Livre de la Vie Monastique	10 fr.
(Traduit de l'allemand par Henri Ferrare.)	
Ilarie VORONCA. Poèmes parmi les Hommes	10 fr.
(Traduit du roumain.)	
Alexandre BLOK. Elégies	10 fr.
(Traduit du russe par Lucie Dokmann et L. Charles Baudouin)	
Max AUB. Fable Verte	10 fr.
(Traduit de l'espagnol par Ed Vandercammen.)	

" Les Cahiers du Journal des Poètes "

Direction Générale : Pierre-Louis FLOUQUET
65, Rue Van Artevelde, 65 - BRUXELLES (Belgique)

COLLECTION 1937

26. Janvier.	R. M. NOTO SOUROTO. <i>La Chanson du Wayang.</i> Série poétique	10 fr.
27. Janvier.	Francis ANDRE. <i>Poèmes paysans.</i> Poèmes	10 fr.
28. Février.	<i>Anthologie A. Pouchkine, 1837-1937</i>	10 fr.
29. Février.	« <i>Le Courrier des Poètes</i> », No 4	10 fr.
30. Mars.	Pierre REVERDY. <i>Ferraille.</i> Poèmes	10 fr.
31. Mars.	Roger BODART. <i>Office des Ténèbres.</i> Poèmes	10 fr.
32. Avril.	Jeanine MOULIN. <i>Les Chimères de Gérard de Nerval.</i> (Prix des Essais 1937)	10 fr.
33. Avril.	Hubert DUBOIS. <i>La Neige et les Blés</i> (Prix des Poètes 1937)	10 fr.
34. Mai.	Robert GOFFIN. <i>Rimbaud Vivant.</i> (Prix de la Critique 1937)	20 fr.
36. Juin.	Benjamin FONDANE. <i>Titanic.</i> Poèmes.	10 fr.
35. Juin.	Ernst MOERMAN. <i>37°5.</i> Poèmes	10 fr.
37. Juillet.	Pierre BOURGEOIS. <i>Poèmes</i>	10 fr.
38. Juillet.	Paul DERMEE. <i>Le Cirque du Zodiaque.</i> Poèmes	10 fr.
39. Août.	« <i>Le Courrier des Poètes</i> », No 5	10 fr.
40. Septembre.	Arthur HAULOT. <i>Matins du Monde.</i> Poème	10 fr.
41. Septembre	V. C. CALDERON. <i>Explication de Montherlant.</i> Essai	15 fr.
42. Octobre.	Roger DESAISE. <i>Voies dans le Soleil.</i> Poèmes	10 fr.
43. Octobre	Louis DUBRAU. <i>Présences.</i> Poèmes	10 fr.
44. Novembre	« <i>Le Courrier des Poètes</i> », No 6	10 fr.
45. Décembre	Carlos de RADZITZKY. <i>Dormeuse</i> Poèmes	10 fr.

DEPOSITAIRES GENERAUX :

Belgique : Librairie Castaigne, 22, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles.

France : Librairie P. Magné, 73, Boulevard Saint-Michel, PARIS (5^e).

Suisse : Librairie F. Roth & C^o, 4, rue Pépinet, Lausanne.

Imprimé en Belgique